



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 130

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Catherine LEMAIRE
JOHNNY MAFIA
CHANTILLY BEARS
SEB le BISON
DIRTY FRENCH KISS
SABIEN et PATRICE (ERWTENSOEP)
HICHEM (ROCKET RECORDS)
WARUM JOE
NATH et DROOPY (GASTEROPODES KILLERS)
BEUSSE et la PYHC TEAM
FATAL de SAINT ERROR
La COSMIC TRIP TEAM
INGI et BERNADETTE (GEE STRINGS)
ZERIC (TRAUMA SOCIAL)
Sophie TORCOL

RIP :
Roky ERICKSON
Peter FONDA
FAFA
Dick DALE
Dave BARTHOLOMEW
Rutger HAUER

Mercredi 21 août 2019 - 18:43:13
Troglodyte time

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

LUDWIG VON 88 : Disco pogo nights (CD, Archives De La Zone Mondiale)

Alors, là, on a 2 écoles. Soit vous êtes resté pleinement conscient de votre environnement culturel tout au long de votre vie, et vous levez un sourcil interrogateur devant ce nouveau disque de Ludwig Von 88, un groupe que vous pensiez séparé depuis une petite vingtaine d'années. Tiens, les revoilà ? Soit vous avez été cryogénisé au tournant du siècle, peut-être par peur du bug de l'an 2000, et vous vous réveillez aujourd'hui, tiré de votre torpeur par des accords de punk rigolard qui vous ont bien fait marrer pendant les années 80 et 90. Tiens, un nouveau Ludwig Von 88, ah que ça fait du bien un peu de poilade dans ce monde de brutes. Dans les 2 cas, vous ne verrez pas la différence. Les Ludwig Von 88 qui rentrent de vacances, ou les Ludwig Von 88 qui ne sont jamais partis, c'est tout comme. Ce disque aurait pu être enregistré en 2001, pour faire suite à "La révolution n'est pas un dîner de gala", qu'on n'aurait rien trouvé à redire. Si vous pensiez assister à l'affrontement entre les Ludwig Von 88 d'aujourd'hui et les Ludwig Von 88 d'hier, ne serait-ce que pour savoir si c'était mieux avant, comme le veut l'adage populaire (populiste ?), vous allez être de la revue. Les Ludwig Von 88 n'ont toujours fait que du Ludwig Von 88 toute leur carrière durant, ils font donc toujours du Ludwig Von 88 aujourd'hui. Pourquoi est-ce qu'ils changeraient ? Il y a bien assez du physique pour ça, pas la peine d'y ajouter la musique. Les Ludwig sont de retour comme s'ils n'étaient jamais partis. De l'art d'inventer la machine à remonter le temps sans se prendre le chou avec un Meccano géant, qui, de toute façon, n'aurait jamais marché une fois serrés tous les boulons. Trop forts les Ludwig Von 88. Et tant pis si, désormais, ils dansent le disco (on ne dira jamais assez combien furent destructeurs les ravages provoqués par le pelvis de John Travolta sur toute une génération insouciant, et, accessoirement, par le cul d'Olivia Newton-John sur leur libido), s'ils convoquent les mânes du dernier membre des Ramones encore vivant, le discret et méconnu Jean-Pierre, ou s'ils pratiquent l'autotune comme un vulgaire crétin de rappeur (l'autotune, ce machin infernal et insupportable qui a été inventé pour permettre à n'importe qui de "chanter", surtout si le dit n'importe qui est incapable de proférer une seule note juste, c'est beau la technique). Avec leur sauvagerie inouïe, les Ludwig Von 88 vont sauver le monde de la médiocrité, alors on est bien content, comme quand ils venaient foutre le bordel sur scène avec leurs bouées-canards, souvenirs, souvenirs. Va bien marrer demain soir ! Normalement...

The RATCLIFFS : Hell mental (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

The YOOHOOS : Up goes the rocket (CD, Monster Zero)

Quand on voit le logo Monster Zero, on sait aussitôt quel est le domaine de prédilection du groupe. C'est imparable autant qu'infaillible. On sait qu'on va s'enquiller une demi-heure de punk'n'roll juteux, qu'on va aimer ça, et qu'on va avoir la banane jusqu'au soir. Un disque Monster Zero, ça vaut tous les médocs du monde, toutes les thérapies, tous les placebos. Ces 2 nouvelles sorties ne font pas exception.

Les Ratcliffs sont originaires d'Innsbruck, qui est aussi la ville où est basé le label. C'est pratique, pas besoin de se cogner des heures d'avion et un demi tour du monde pour aller tailler le bout de gras avec le patron. Les "affaires", on les règle autour d'une pinte au biergarten du coin. Ou plutôt, c'est Paul Coyote, le chanteur et bassiste des Ratcliffs, qui est originaire d'Innsbruck, puisqu'il est le seul élément stable de la bande. En 15 ans d'existence, les Ratcliffs ont vu défiler pas mal de musiciens. La dernière mouture du groupe, celle qui a enregistré cet album, accueille Matt, habituel guitariste des DeeCracks, et Manu, batteur de Dorkatron, on reste malgré tout entre voisins. "Hell mental" est le quatrième album des Ratcliffs. C'est complètement inspiré par les Ramones ("Trouble zone" pourrait être une reprise), avec, parfois, des choeurs à la Beach Boys (ceux des débuts, quand ils étaient encore excitants), la preuve que 2 accords sont amplement suffisants pour calibrer une douzaine de bastos (pile-poil 2 barillettes, donc 2 Colt, comme chez n'importe quel m'as-tu-vu de pistolero de série Z), des bastos qui atteignent leur cible sans barguigner, vu qu'elles sont programmées pour. Des fois, le monde n'est pas trop mal fait.

Sans transition majeure, les Yoohoos (à eux la palme du meilleur nom de groupe de ce numéro) grenouillent dans la même zone géographique, puisqu'ils viennent de Nuremberg, en Allemagne, une ville au passé certes chargé, mais qui s'en est remise, heureusement. L'histoire, c'est bien, mais ça sert aussi à aller de l'avant. Les Yoohoos sont un trio formé en 2005. Aujourd'hui, ce sont les mêmes qui sont toujours à la manoeuvre, avec un chant mixte, partagé entre Eggnog, le guitariste, et Vanilla, la bassiste, Koko B., derrière sa batterie,

comptant les points. Malgré sa quinzaine d'années d'existence, le groupe ne sort pourtant que son premier album, simplement précédé d'un EP en 2013. Comme ils le disent eux-mêmes : Le punk-rock, c'est pas du boulot, c'est juste une façon de vivre. C'est sûr qu'ils n'attendaient pas après les royalties des ventes de disques pour se payer leur rostbratwurst quotidienne, sinon, il y a longtemps qu'ils seraient morts de faim. Les Yoohoos pratiquent un pop-punk qui doit beaucoup aux défunts Groovie Ghoulies ("Little alien"), qui se sont séparés peu après la formation du groupe allemand. N'y voyons pourtant là aucune relation de cause à effet, même si, du coup, les uns pourraient bien être une réincarnation des autres. Mais ça, c'est pour les tenants de la métempyscose et pour tous les abrutis de religieux, ce qui fait du monde, vu que toutes les religions, depuis l'Egypte antique, adhèrent au principe. Quand on est con, on est con. Mais je m'égare. D'abord parce que, au jour d'aujourd'hui, les ex membres des Groovie Ghoulies ne sont pas encore morts, et qu'il me paraît donc difficile qu'ils aient pu se réincarner en qui ou en quoi que ce soit, à part en rockers à la retraite. Les Yoohoos n'en sont pas là, leur niaque est intacte, ils ont les crocs, et le font savoir en 13 titres affûtés et habilement troussés.

VONNIS : Bikini season (CD, Hypertension Records - www.hypertensionrecords.com)

Les belges ont l'art de ne rien faire comme tout le monde. En 2010 et 2011, par exemple, ils ont démontré au monde entier qu'un pays pouvait très bien se passer de gouvernement sans pour autant implorer, et sans connaître de crise économique. 541 jours sans personne pour les faire chier, et les belges ne s'en portent ni mieux ni plus mal aujourd'hui, une leçon à méditer à chaque fois qu'on nous dit qu'il faut aller voter si l'on ne veut pas courir à la catastrophe. Fuck off ! Tout ça pour en arriver à ce premier album de Vonnis, qui ne fait pas de la musique comme tout le monde non plus. Sur ce disque, nos 4 blancs-becs parviennent à amalgamer les sonorités sombres et décadentes du black métal avec les crachats épileptiques du hardcore. On ne l'avait pas vu venir celle-là. Le pire, c'est qu'ils sont capables d'explorer toutes les ramifications de ces 2 styles dans un seul et même morceau, même si, en général, il reste un genre dominant et un genre dominé. Ainsi, "Bikini season" peut aussi bien avoiner un furoncle hardcore de 41 secondes ("Doppelganger") juste après un voyage aux confins du black métal de 5 minutes 15 ("Evil again"). Même pas peur. Ce disque se promène constamment entre ces 2 pôles, comme un pochtron qui ne saurait pas de quel côté de la rue marcher pour visiter le plus de troquets possible. Certes, la cohésion sonore en prend un coup dans le potiron, mais comme il y a quand même toujours des remugles black dans les morceaux hardcore et des éruptions hardcore dans les titres black, ça finit par tenir debout, même avec 4 grammes dans chaque bras. Si je prends mon cas personnel, faire flirter ces 2 styles n'était pourtant pas gagné. Car, autant je souscris au hardcore le plus teigneux, autant je dois admettre que je suis beaucoup plus réticent à chaluter du côté du black métal, une musique qui tire un peu trop souvent sur le progressif à mon goût. Pas chez Vonnis, l'insouciance de la jeunesse, sûrement, bien joué en tout cas. Et le verdict ("vonnis" en néerlandais, puisque les gonzes sont flamands) est sans appel, la relaxe pure et simple, les félicitations du jury, et les encouragements à continuer leurs méfaits et leur rock de cochon. Tant pis pour les traditionalistes.

NO WATER PLEASE : Punk goes brass (CD, No Watt/Devil Deluxe Music)

Si vous êtes à la recherche d'une certaine stabilité musicale dans ce que vous écoutez au quotidien, ce disque n'est pas pour vous, filez plutôt sur RTL ou NRJ, là, au moins, c'est sans surprise, c'est de la merde, et ça n'est pas près de changer. En revanche, si vous avez l'oreille un tantinet aventureuse et curieuse, vous auriez intérêt à vous pencher sur le cas de No Water Please. Le concept est simple, vous prenez une fanfare bien rock dans l'esprit, oubliez l'harmonie municipale de Longcochon ou Sainte-Verge (rigolez pas, ça existe vraiment comme bleds), vous leur mettez sous le nez les partitions de "London calling" ou "Blitzkrieg bop", vous laissez mijoter quelques secondes, le temps de bien s'imprégner de ces oeuvres immortelles, et vous dégustez quand les argousins se mettent à souffler dans leurs tuyaux. Effet garanti pour le mariage du cousin de Trécon (rigolez pas, bis repetita). Mais c'est encore mieux quand vous vous passez le truc au saut du lit, devant le café matinal, à vous demander ce que vous faites debout de si bon matin, alors que votre couette vous fait les yeux doux, ou que votre copine se languit sur l'oreiller. No Water Please est une fanfare avec tout ce qu'il faut de cuivres et de bois

(trompette, saxophone, trombone et soubassophone) et de tambours (caisse claire et grosse claire), avec un banjo pour assurer la caution rock, au sens large du terme. Ça fait penser aux allemands de Mardi Gras.BB, même si ces derniers ont une guitare électrique et un DJ pour électrifier un peu le bousin, et qu'ils ne font quasiment pas de reprises, mais le principe reste le même, et la démarche est tout sauf présomptueuse. Jusqu'à présent, je ne connaissais No Water Please que par leurs reprises de Ludwig Von 88 (sur le tribute "Mort aux Ludwig") et des Washington Dead Cats (sur le tribute "Rumble in Washington", d'ailleurs, il y a 2 Washington dans cette fanfare), cet album est pourtant leur quatrième long play, bien qu'il paraisse 10 ans après le précédent. En 12 titres, No Water Please revisitent notre passé punk collectif. Peter and the Test Tube Babies, UK Subs, Dead Kennedys, Damned, Ruts, Jam, ils envoient du lourd, malgré la légèreté apparente des arrangements, assez jazzy, tendance marching bands néo-orléanais. No Water Please étant une fanfare, il n'y a pas de chanteur attiré, mais tous s'allient en chorale quand le besoin s'en fait sentir. Du coup, sur une paire de titres, ils ont invité des potes à pousser la chansonnette (Linton Black, du Two Tone Club, sur "God save the queen", Max, de Los Tres Puntos, sur "Vive le feu"), de quoi varier les plaisirs. Pour le reste, une question me taraude grave, s'ils ne boivent pas d'eau, à quoi tourment-ils ? Hein ?

WASHINGTON DEAD CATS : Attack of the giant purple lobsters ! (CD, Devil Deluxe Music - www.devildeluxemusic.com)

On connaissait le banal homard bleu, l'euro-péen, le tout aussi banal homard rouge, l'américain (faut toujours qu'ils se distinguent), mais le homard violet ? A part s'il est cuit dans une sauce aux myrtilles peut-être ? Ou alors s'il débarque direct d'une autre planète. Apparemment, c'est ce type de bestiole qu'ont récemment rencontré les Washington Dead Cats. On comprend que l'expérience puisse être traumatisante (surtout quand on voit la tronche de la bête), et que nos matous canés (d'ailleurs, eux aussi, dans le genre bébéte qui peut vous faire flipper votre race, ils ne sont pas mal non plus) aient voulu s'auto-exorciser en racontant leur aventure. Et comme ce qu'ils savent faire de mieux, c'est de la musique, hop, un petit album en guise de psychanalyse, ça ne peut pas nuire (et ça ne peut pas les occire, c'est déjà fait). Et pourquoi pas en faire un film aussi. Du moins en théorie, comme argument de vente, comme produit d'appel, puisque d'images il n'y a point (à part les clips de "Attack of the giant purple lobsters !", le morceau, et "Give me the fire", c'est un début, une bande-annonce, un teaser, encore 13 clips comme ça et vous l'avez votre long métrage les gars), mais on ne va pas se fâcher pour si peu. On a déjà le son. Reste plus qu'à imaginer la super-production qui va avec. Et toute ressemblance avec une quelconque réalité serait non seulement fortuite, mais même hautement déconseillée, sous peine de perdre tout crédibilité auprès de nos greffiers préférés. Sinon quoi ? Les Washington Dead Cats se font encore attaquer ? Bah ! Ils ont l'habitude maintenant, depuis les poireaux et les pizzas des débuts, depuis Lady Satana et El Diablo, depuis les momies et les zombies, qui leur ont même, un temps, volé leurs corps de rêve, depuis les Cramps, qui leur ont volé leur âme, ils ont survécu à tout, de véritables Terminator du rock'n'roll, des Frankenstein du garage, des Dracula du punk. Alors vous pensez bien que ça n'est pas une armée de homards qui va les déstabiliser, du moins pas sur le long terme, parce que sur le coup, peut-être, comme Ellen Ripley face à l'alien qui voulait juste lui faire un bisou (certes un tantinet baveux, surtout en y mettant la langue), mais passées les quelques premières secondes d'étonnement, ils se sont marrés un bon coup les Wash, Mat Firehair leur a fait sa célèbre danse de la courgette, il a réveillé le tigre qui sommeille dans son calbut, a invoqué quelques tsunamis de ses amis, et tout le monde s'est barré en surfant et en rigolant, sans attendre les funérailles des méchantes créatures. Et maintenant, c'est un peu nous qui sommes dans la merde. Vous, je ne sais pas, mais moi, personnellement, des homards violets géants, je ne sais pas trop comment m'en défaire, une fourmi ou une mouche, oui, ça va, je maîtrise, mais un homard violet géant, on fait comment pour lui faire comprendre qu'il ferait mieux de rentrer chez lui, où l'attendent sûrement une homarde aimante et une ribambelle de petits homardeaux perdus sans leur papoune. Pendant ce temps, les Wash sont peinards sur Alpha du Centaure en train de siroter un mojito sur une plage de poussière d'étoile au bord d'une mer de mercure. Quand je pense que ça fait 35 ans qu'ils nous font le coup du "on va sauver le monde" et qu'ils se carapatent vite fait, pour partir en tournée qu'ils disent, en nous laissant nous dépatouiller avec les saloperies qu'ils attirent immanquablement sur la planète. Les Washington Dead Cats, c'est un super aimant pour tout ce que la galaxie compte d'aliens psychopathes, un peu comme Batman concentre sur Gotham tout ce que l'humanité peut produire de super-

méchants cramés de la cafetière. Jamais moyen de passer une soirée tranquille à s'abrutir devant TF1, c'est dingue ça !

BELPHEGORZ : Belphegorz (CD, Closer Records - www.closerrecords.com)

Belphegorz s'articule autour du duo Krees.D (guitare) et Tallulah X (chant), qui, il y a 20 ans, oeuvraient déjà ensemble au sein de Lady Godiva. Krees.D, lui, est même actif depuis les années 80, avec le groupe marseillais Nitrate R.U. Au début des années 2000, on a aussi pu entendre Tallulah X vocaliser sur quelques titres des 2 premiers albums de Dimi Dero. Tout ça pour dire que Belphegorz n'est pas franchement un groupe de débutants. Même s'ils ne sortent leur premier album qu'aujourd'hui, alors que le groupe existe depuis 2010. A ce jour, il n'avait qu'un EP à son actif. Belphegorz ressemble furieusement à un croisement entre Blondie, en plus dark, les B-52's, en moins ironiques, les Revillos, en plus cyniques, Ici Paris, en moins sucré. A la base, Belphegorz, c'est du pur rock'n'roll, comme en témoignent les guitares teintées d'écho ou de distorsion, mais un orgue entêtant vient donner des accents gothiques à la chose, à l'image du visuel développé par le gang. Il y a donc une certaine homogénéité dans le concept, nous éloignant du côté dérisoire d'une pop trop factuelle. Même si de la pop, il y en a aussi chez Belphegorz, notamment dans les mélodies acidulées de la plupart des morceaux. Encore que le groupe n'hésite pas non plus à faire dans l'incantatoire si nécessaire ("It's all inside"). Belphegorz allie le rose de l'innocence au noir du danger, comme pour mieux nous prévenir de leur bisexualité musicale et culturelle. Krees.D, en Dr Jekyll, Tallulah X en Miss Hyde, duo bicéphale d'un groupe mutant qui, pour encore mieux brouiller les pistes, clôt son album avec une reprise étonnante autant que magistrale de "Radio activity" de Kraftwerk, reprise oubliée de la synthé-pop du groupe allemand, sinon à quoi bon, mais néanmoins respectueuse de son énergie dansante et robotique, et là, ce sont les ombres de Devo ou de Killing Joke que l'on voit planer au-dessus du titre le plus toxique du disque. Belphegorz possède bien le charme nébuleux de la créature à laquelle le groupe a emprunté son nom (et qui m'a bien fait flipper quand j'étais gosse, chacun ses faiblesses).



Les SOUCOUPES VIOLENTES : In & août (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Mine de rien, ça fait bientôt 15 ans que les Soucoupes Violentes ont repris le collier, après un hiatus de même durée, 3 lustres, le groupe cheminant tranquillement, sans faire de bruit, sans esbroufe, sans scandale médiatiquement orchestré. Les Soucoupes Violentes n'ont qu'un objectif, la musique, encore la musique, rien que la musique. "In & août" est le troisième album de leur nouvelle carrière, soit presque autant que dans leur première incarnation, ce qui fait doucement tourner un compteur loin d'être bloqué sur un passé glorieux, mais définitivement derrière eux. Les Soucoupes Violentes préfèrent regarder droit devant, si possible un peu plus loin que le premier coin de rue, comme en exploration planifiée. Ce qui n'a pas changé, en revanche, c'est le tourbillon des musiciens, c'était déjà vrai aux temps primitifs, ça l'est encore aujourd'hui. Le seul élément stable est le

chanteur et guitariste Stéphane Guichard, tandis que la claviériste Elsa l'accompagne depuis quelques années, même si c'est le premier album sur lequel elle apparaît. Autour d'eux, ça papillonne pas mal, ce qui ne freine en rien la créativité ni la volonté d'aller de l'avant. En témoigne ce nouvel opus. Dont le maître mot pourrait être sérénité. Puisque, même si on note toujours quelques repères garage 60's ("Pas pour eux", "Silly thing", "Walk the line"), on trouve surtout du mid-tempo et de la rythmique acoustique. Il est vrai que les années, si elles passent, n'en laissent pas moins leur marque. Songeons que le groupe est né voilà bientôt 40 ans, ce qui ne fait plus de Stéphane Guichard un adolescent depuis belle lurette. Les vicissitudes de la vie vous changent un homme, imperceptiblement, et sa perception du monde ou de son art. Pour autant, rien de radical dans l'évolution de la musique des Soucoupes Violentes, pas de césure drastique, pas de clash culturel, juste une mutation graduelle, de disque en disque. En gros, même si "In & out" n'a plus grand-chose à voir avec l'urgence de "Dans ta bouche" (en 1984), on sent bien que les 2 disques sont issus du même cerveau, qu'ils sont imprégnés des mêmes sensations, des mêmes émotions, et qu'ils ne peuvent être dissociés dans la discographie du groupe. Témoin de ces mouvements musicaux, la seule reprise de l'album, "Seven days", du contrebassiste expérimental Fantazio, on est loin de la Tamla Motown des débuts. Les Soucoupes Violentes restent une valeur sûre du rock d'ici, le genre de groupe dont on ne se lasse pas, quelles que soient les périodes, quels que soient les états d'âme, quelle que soit la matière.

BOMB : Connected (CDEP autoproduit - www.bomb-music.net)

Connectés, Bomb ? Peut-être, sûrement, s'ils le disent. Ça ne les empêche pas d'aller pointer chez Beethoven (et sa cinquième symphonie) et d'assurer une certaine souveraineté franchouillarde, à grand renfort de name dropping variétoche, pour concocter "Jean Kiboi", le morceau d'ouverture de cet EP. Un truc rigolo (expiatoire ?), du moins à petite dose, qui reflète pourtant assez mal le propos général du groupe. En ce sens, les 3 autres morceaux s'avèrent nettement plus intéressants, bien que dans des styles assez différents. "Connected" la joue sur un registre heavy blues intense et plutôt dru. "Numéro t'es", avec son atmosphère pesante et désertique, lorgne du côté de Nick Cave, pour la mélancolie, et Sonic Youth, pour l'électricité déchargée. "Money" est le titre le plus "punk" du lot. Encore que punk soit trop restrictif, ou alors du punk aventureux, qui n'est pas sans rappeler Dinosaur Jr ou Hüsker Dü dans leurs exactions les moins conventionnelles, ce qui, dans ce dernier cas, n'est qu'un juste retour de flamme pour Fred Bonnet, le chanteur de Bomb, qui, il y a une vingtaine d'années, était le vocaliste de Dharma Bums, groupe qui, sur son album "Lobotomize yourself !", reprenait "No promise" du trio de Saint Paul, Minnesota. Au moins, on ne pourra pas l'accuser de versatilité dans ses références. Le patchwork musical de "Connected", plus qu'un fourre-tout, semble être le reflet d'influences multiples, diverses et variées. Un parti pris qui peut parfois dérouter, mais qu'on ne peut guère accuser de racolage putassier. Que Marlène Schiappa se rassure.

Uffe LORENZEN : Trippapport (CD, Bad Afro)

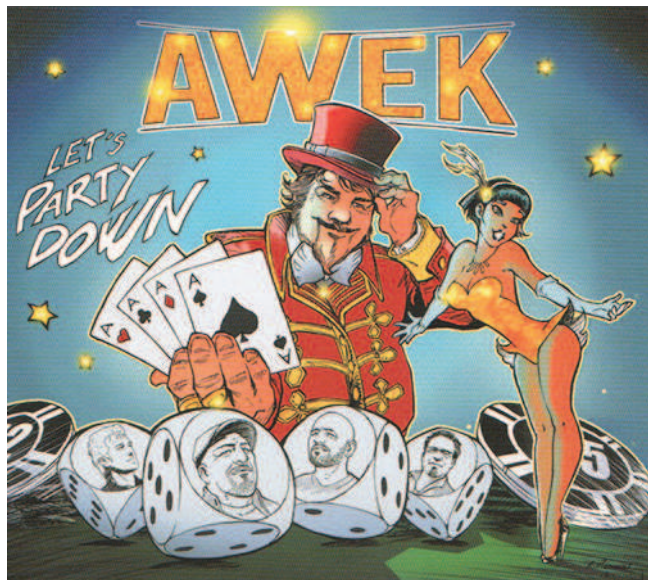
On connaît Uffe Lorenzen sous son pseudonyme de Lorenzo Woodrose, en tant que chanteur et guitariste du groupe psyché-garage danois Baby Woodrose. Parallèlement au groupe, qui existe toujours, Uffe Lorenzen sort aussi des albums solo, sous son vrai nom, et sur lesquels il chante en danois (en anglais avec Baby Woodrose). "Trippapport" est son deuxième effort en solitaire. Et quand on dit en solitaire, ça n'est pas que pure propagande. En solitaire il fut conçu, et solitaire, ou peu s'en faut, il fut enregistré. Tout part d'un séjour de 2 semaines qu'effectue Uffe Lorenzen dans une bicoque loin de tout et loin du monde. En plein mois de septembre, par un temps majoritairement orageux, il ne voit quasiment aucun autre être humain à la ronde. Ça frise la rédemption érémitique. Si Uffe Lorenzen s'est retiré dans cette cabane isolée, c'est dans le but d'écrire une partie de son prochain album solo, et, pour trouver l'inspiration, il a amené une petite provision de champignons qui font rêver. En 2 jours, il boulotte toute sa réserve, empoigne sa guitare, et les chansons lui viennent aussi facilement que les conneries dans la bouche de Trump. 7 chansons qui racontent un voyage (d'où le titre de l'album), lysergique, forcément, un voyage qui emmène notre homme dans une autre galaxie aussi bien que dans la mesure qu'il a investie, chez une shaman Inuit, ou même jusqu'à la mort et la renaissance. Clairement, les champignons hallucinogènes, ça n'a pas le même effet sur la créativité qu'une bonne pinte de bière. Ayant retrouvé la civilisation, Uffe Lorenzen s'enferme en studio pour

enregistrer ces chansons. Et ne trouve rien de mieux que de jouer de tous les instruments, guitare, basse, batterie, claviers. Ermite un jour, ermite toujours. Enfin, pas tout à fait. Parce qu'il y a des sonorités que Uffe Lorenzen souhaite ajouter à son album, et donc des instruments dont il ne sait pas jouer, et pour lesquels il invite quelques amis, avec qui un synthé, qui une flûte, qui un sitar ou des tablas, qui une pedal steel guitar. C'est le fruit de cette double retraite artistique que Uffe Lorenzen nous propose sur cet album, un disque aux forts remugles psychédéliques (vous vous souvenez, les champignons), aux fortes fragrances fuzz (bah oui, on vient du garage ou on n'est pas), au fort pouvoir évocateur (même si l'on n'entrave rien au danois), à la forte propension à nous entraîner dans des contrées qu'on n'aurait pas l'idée de visiter pendant ses congés payés (on aurait plutôt tendance à rendre visite à la cousine du Cantal). Dans ses efforts solo, Uffe Lorenzen est plus radicalement psychédélique qu'avec Baby Woodrose, au point que l'on a vite tendance à se croire revenu dans la seconde moitié des années 60, quand il était mieux vu de gober des acides que de se prendre une bite. Pour compléter son oeuvre arc-en-ciel, Uffe Lorenzen est allé piocher dans la discographie d'un compatriote, Hans Vinding, et son groupe, Hyldemor, la reprise de "Hallo hallo froken" qui clôture le disque. Là aussi, à la charnière des années 70 et 80, Hans Vinding était en plein revival psychédélique avant l'heure. La reprise était donc évidente.

AWEK : Let's party down (2 CD autoproduits - www.awekblues.com)

Le circuit blues français est à des années-lumière du circuit rock, et, a fortiori, des circuits punk ou garage, il est pourtant dense, touffu, vivace et actif. Pour le grand public, le blues est sûrement plus fédérateur que le punk ou le garage, ce qui explique que les groupes trouvent facilement à se glisser dans une programmation de salle ou de festival, même s'il faut pour cela s'acoquiner avec des trucs gerbant comme la variété ou le rap. On n'est pas très regardant quand il s'agit de cachetonner. Et quand on vient se balader en famille sur un festival gratuit, on ne risque pas de se sauver en courant quand un groupe de blues monte sur scène, même si on n'a jamais entendu parler de Charley Patton, de Robert Johnson ou de Son House. En contrepartie, les groupes de blues affichent souvent une longévité exceptionnelle. Les toulousains d'Awék sont ainsi colocataires depuis 25 ans, et "Let's party down" est leur onzième album. Leur revendication première : le blues. Un blues blanc, évidemment, électrique, fidèle aux codes définis dans les clubs de Chicago par des Muddy Waters, des Buddy Guy ou des Otis Rush à partir des années 50. On n'est plus dans le sud rural, pauvre et ségrégationniste, mais dans le nord urbanisé, industrialisé et (relativement) riche, dans ces villes où le public devient mixte, où blancs et noirs se côtoient sans heurt ni clash, dans ces clubs où le blues se teinte de rock, voire même de pop dans les cas les plus extrêmes. On peut préférer le country-blues acoustique des origines, on ne peut cependant pas nier que le Chicago-blues, ou, plus encore, le west-coast blues, ont permis à cette musique de s'ouvrir au monde, au point qu'elle fut même qualifiée de musique du siècle, le 20ème, à cause de son universalité et de son influence sur tout un tas de genres et de styles. C'est dans ce créneau que s'inscrit Awék, comme une bonne partie des groupes de blues électrique européens. Awék est un quatuor, le traditionnel trio guitare-basse-batterie, auquel se joint (en 2005) un harmonica prénant, essentiel, et même indispensable, ce qui donne une couleur sonore inhabituelle au groupe, puisque, finalement, ce petit instrument n'est pas si présent que ça dans le blues européen. Il l'est un peu plus aux Etats-Unis, et encore. Du coup, la reprise d'un morceau de Junior Wells ("Come on in this house") n'a rien d'absurde sur cet album, puisque ce dernier fut l'un des pionniers de l'harmonica électrique. L'autre reprise est signée B.B. King ("Early every morning"), pour l'évident hommage à la guitare. Les 12 autres titres sont des originaux. Awék est allé enregistré cet album en Californie, une habitude pour le groupe, puisque c'est le cinquième (3 à Austin, 2 en Californie) qu'ils mettent en boîte outre-Atlantique. En même temps, quitte à faire du blues, autant aller puiser directement à la source. Et quitte à être aux Etats-Unis, où les musiciens sont aussi nombreux que les armes à feu, ou presque, autant en profiter pour en inviter un maximum pour participer aux festivités. On en trouve 6 sur cet album, un contrebassiste (RW Grigsby, sur le titre le plus rock'n'roll, "Oh chérie"), un saxophoniste (le britannique Drew Davies), un guitariste, et 3 claviers. Du coup, ce disque est truffé de piano ou d'orgue, 11 des 14 titres, ce qui enrichit singulièrement les mélodies. Même si ma préférence aurait tendance à aller vers la guitare slide de Bob Welsh (Elvin Bishop's Big Fun Trio), pour l'ambiance Mississippi de "Snake boy". "Let's party down" est enregistré chez le norvégien Kid Andersen, établi en Californie

depuis près de 20 ans, guitariste de Rick Estrin & the Nightcats. Au total, près d'une heure de blues, plutôt bien foutu, même s'il ne révolutionne pas le genre. Mais ce n'est pas le propos d'un groupe comme Awek. Et puisqu'on ne fête pas tous les jours ses 25 ans, le groupe a décidé de compléter cette nouvelle livraison avec un CD bonus. 14 titres live, enregistrés entre 1995 et 2017, en trio ou en quatuor, selon les époques. L'occasion de parcourir une partie de leur discographie, et d'aligner quelques reprises supplémentaires. La cover, dans le blues, c'est incontournable, comme la sauce tomate pour la pizza, le pastis pour la pétanque, le mensonge pour la politique. L'occasion de revisiter le répertoire de Lazy Lester, George Harmonica Smith ("Telephone blues"), B.B. King (2 nouvelles occurrences, peuvent pas dire qu'ils n'apprécient pas le bonhomme), Willie Dixon (via son Big Three Trio, et l'un de ses 50 000 classiques, "If the sea was whiskey") et Hank Williams ("Honky tonk blues", rare incursion dans le hillbilly). En gros, si vous vous écoutez les 2 CD à la suite, vous avez votre concert privé, à domicile, en charentaises, dans le canapé, la bière au frigo. On a connu pire comme soirée.



DANNY and the JUNIORS : The complete releases 1957-62 (2 CD, Acrobat Music - www.acrobatmusic.net)

Je ne sais pas si la vie des autres vous intéresse, mais je vais vous raconter une (toute) petite partie de la mienne. Quelque part du côté des années 70, je mate pour la première fois le film "Woodstock", tourné durant le festival américain, qui s'est tenu en 69. Non pas que la plupart des groupes programmés durant ce festival, et qu'on voit donc dans le film, me branchent plus que ça. Mais on voit quand même les Who, Ten Years After (période Alvin Lee), et Jimi Hendrix (bien que ce soit probablement le plus mauvais concert qu'il ait jamais donné), rien que pour eux, la curiosité m'a poussé à regarder le film. Et, au milieu de ce ramassis de hippies shootés jusqu'aux yeux, une séquence surréaliste qui ne dure pas plus de 2 minutes, Sha Na Na, et leur dégainé de drag-queens sous ecstasy. Le groupe new-yorkais, outre qu'il fait passer nos Au Bonheur Des Dames locaux pour une aimable plaisanterie, dynamite un morceau doo-wop laminé au rockabilly décadent, "At the hop". Comme j'ai déjà entendu parler de Sha Na Na, et que je sais qu'ils ne font que des reprises, je m'empresse de chercher qui a bien pu pondre l'original de ce titre, et j'apprends qu'il s'agit de Danny and the Juniors. Et de me mettre aussitôt à la recherche d'un disque du quatuor. Dans un premier temps, je ne trouve qu'un single, avec "At the hop", ce qui est justement ce que je cherche. Depuis, j'ai trouvé des compilations plus conséquentes, jusqu'à celle-ci, qui propose l'intégralité de ce qu'ils ont enregistré durant les années de gloire, de 1957 à 1962, une période magique. Danny and the Juniors sont formés en 1955, à Philadelphie, par 4 amis lycéens. Groupe vocal qui chante aussi bien du rock'n'roll que du doo-wop, ils sont tous blancs, ce qui n'est pas si fréquent dans le genre. A New York, Dion and the Belmonts n'apparaîtront que 2 ans plus tard, en 1957. Ces derniers sont tous italo-américains, comme 2 des membres de Danny and the Juniors. 1957, c'est justement l'année où ils font paraître leur premier single, "Let's got to the bop". C'est ce titre qu'on connaît aujourd'hui sous celui de "At the hop", et qui devient n°1 aux Etats-Unis en janvier 1958, l'une des meilleures ventes de l'année outre-Atlantique, tous styles confondus. Succès renforcé par la reprise de Sha Na Na en 1969, ainsi que

par celle de Flash Cadillac & the Continental Kids, en 1973, dans la bande originale du film de George Lucas, "American graffiti", ce qui, accessoirement, permettra à ces derniers d'apparaître, en 1975, dans un épisode de "Happy days", avec une autre version de "At the hop". Pour rester dans les séries télévisées, signalons encore, en 1977, un épisode du "Muppet Show", avec Teresa Brewer en vedette, dans lequel c'est le personnage de Scooter, le régisseur-factotum de Kermit et Miss Piggy, qui interprète "At the hop", avec un chœur de grenouilles déchaînées pour l'accompagner. Irrésistible. En ces années 70, 15-20 ans après le single original de Danny and the Juniors, "At the hop" semble avoir déclaré une sorte de guerre totale au music business américain, et s'être définitivement amarré dans l'inconscient collectif. Pour en revenir à Danny and the Juniors, signalons que leur single suivant, "Rock'n'roll is here to stay", en 1958, connaît également un joli succès, avant d'être repris lui aussi par Sha Na Na, en 1978, dans le film "Grease", où le groupe l'interprète sous le nom de Johnny Casino and the Gamblers. Jusqu'en 1962, les singles s'enchaînent pour Danny and the Juniors, sur 3 labels différents, ABC-Paramount, Swan et Guyden. Un dernier single paraît en 1964, dans l'indifférence générale. Aussi étonnant que ça puisse paraître, Danny and the Juniors sont toujours actifs aujourd'hui, même s'il ne reste plus qu'un seul des membres d'origine, le ténor Frank Maffei, qui maintient le groupe en vie avec son frère Bobby, ténor lui aussi, qui ne faisait pas partie du groupe à l'origine. Concernant les 3 autres chanteurs, Dave White a quitté le groupe dès 1959 (il est mort le 16 mars dernier), Danny Rapp est mort en 1983, et Joe Terry le 15 avril dernier, ce printemps fut donc terrible pour Danny and the Juniors. Cette compilation regroupe les 17 singles américains de Danny and the Juniors parus entre 1957 et 1962, elle omet donc le dernier, sur Mercury, en 1964. Y est ajouté un titre paru uniquement en Angleterre en 1962, "Twistin' England", qui n'est rien d'autre qu'une reprise de leur titre "Twistin' U.S.A.", paru en 1960, avec un texte adapté au marché anglais. Il est à noter que tous les titres enregistrés par Danny and the Juniors sont des originaux, beaucoup étant écrits par l'un ou l'autre membre du groupe, le plus prolifique étant David White, qui met d'ailleurs fin à sa carrière de chanteur en 1959 pour se consacrer à l'écriture, avec un certain succès, puisqu'il écrira "You don't own me", n° 2 pour Lesley Gore en 1963, ou "1-2-3", n° 1 pour Len Barry en 1965. Parmi les autres titres enregistrés par Danny and the Juniors, on peut noter l'inévitable chanson de Noël, "Oh, holy night", en 1960, un curieux cha-cha-cha, "Cha cha go go (Chicago cha-cha)", en 1961, une suite à "At the hop", "Back to the hop", en 1961, 2 morceaux à l'ambiance jazz rétro, "The charleston fish" et "Just because", en 1961, un duo avec Freddy Cannon (le créateur de "Tallahassee Lassie"), "Twistin' all night long", en 1962. Durant leur carrière Danny and the Juniors n'ont enregistré que des singles, ils ne sont jamais passés au format album. Ceux qu'on a pu trouver, plus tard, n'étant que des compilations, sans aucun inédit. Ainsi, même s'il manque leur dernier single, sûrement pour des questions de droits, ce double CD propose la quasi intégrale d'un groupe qui excelle dans l'art du rock'n'roll vocal, comme beaucoup de ses contemporains, noirs ou blancs. Louable initiative.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
 "442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
 "ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
 "Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
 Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
 Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



TRAITRE : Discographie (CD, Une Vie Pour Rien)

Traître est un groupe de oi lillois qui s'est formé en 2014, et qui a cessé ses activités en 2019. Durant cette courte période, le groupe a sorti 4 singles et EP, précédés d'une K7, qu'on peut supposer être une démo. Sans parler d'une paire de participations à des compilations. Comme souvent en pareil cas, toutes ces sorties sont épuisées depuis pas mal de temps. D'où l'édition de cette "Discographie". L'enjeu étant de remettre à disposition l'intégralité de tous ces morceaux pour solde de tout compte. Si j'ai bien compris le principe, l'intégrale de cette discographie se décline en 1 LP, sur lequel figurent toutes les sorties vinyl, et 1 EP, sur lequel on retrouve la K7. Comme je n'ai le bazar qu'en bêtes mp3, je ne saurais juger de l'effet visuel de cette parution. Reste la musique, qui s'étale quand même sur 18 titres au total. C'est dire si Traître ne s'éternise guère dans son discours. Pas de litotes, pas de périphrases, pas de circonvolutions, le groupe va direct à l'essentiel, un propos souvent sombre et désabusé. "Akathysie", cette maladie qui force celui qui en souffre à rester debout, en toute circonstance, "La mort", "Suicide", "Je m'emmerde", "Décadence", "Un pays à détruire", "Emeute", "Liberté surveillée", on ne peut pas dire que ce soit la franche rigolade, le tout balancé comme un direct de Mike Tyson, 2 titres font moins d'1 minute, 4 moins de 2 minutes, c'est pas avec Traître que vous risquez de vous endormir devant votre chaîne hi-fi. Quoique, avec l'âge, la sagesse (hum !) et l'expérience, le groupe a quand même tendance à rallonger un peu la sauce. Les titres les plus courts sont ceux des débuts, depuis, ça tourne plutôt autour des 3 minutes. De quoi creuser un peu la pensée, de développer le thème, de cultiver le verbe. Plus que de la oi pure et dure, Traître pratique plutôt un street punk mélodique, certains n'hésitant pas à parler de cold à leur endroit. Sans aller jusque-là, on va dire que si influence cold il y a, ce serait plutôt dans les textes que dans la musique. L'avantage de ce genre de sortie, pour quelqu'un comme moi qui ne connaissait pas le groupe, c'est que ça permet de tout avoir sur un seul support, et de tout s'enquiller d'un coup, sans avoir à lever son cul du fauteuil pour retourner les vinyles. Ça a moins de charme, mais c'est plus pratique. C'est qu'on dégénère vite quand on se laisse aller à la facilité. On ne peut pas toujours avoir le beurre et l'argent du beurre. Pour la crémière, je ne m'étendrai pas sur ma vie privée. Y a pas marqué "Gala" en une de ce modeste papyrus.

MASKED INTRUDER : III (CD, Pure Noise Records)

Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'histoire de l'entité Masked Intruder, sachez que les 4 gonzes se sont connus en prison, qu'ils ont parfois été libérés sur parole, qu'ils se sont parfois évadés (sûrement pas en creusant des tunnels, plutôt en utilisant de la dynamite, c'est plus fun), qu'ils oublient régulièrement de pointer auprès de l'officier chargé de les suivre, que ce dernier est donc perpétuellement à leur recherche, ce qui les oblige à ne sortir que masqués (avec des cagoules, ça doit être pratique, surtout en concert, un coup à crever de chaud) et à utiliser des pseudonymes, avec un code couleur, comme dans "Reservoir dogs". Vous n'y croyez pas ? Vous pensez que c'est du flan ? Allez-donc savoir... Quand on naît et grandit dans un trou comme Madison, Wisconsin (une capitale, pourtant, ça n'empêche pas), tout est possible, y compris le plus improbable. Quoi qu'il en soit, Masked Intruder vient de trouver le moyen de faire paraître son troisième album, une petite dizaine d'années après son premier forfait. Ben oui, jouer à cache-cache avec la police, ça prend du temps et ça bouffe de l'énergie. En même temps, ça fait monter l'adrénaline, ce qui compense. Ça doit expliquer le choix de faire un pop-punk frais, rigolard et roboratif. Masked Intruder, c'est comme si les Ramones avaient engendré l'écurie entière du label Lookout, Smugglers, Mr T Experience, Queers et Pansy Division en tête. Le côté chafouin des premiers, le genre turlupin des autres. Malgré ses antécédents, Masked Intruder ne semble pas porter la dévastation dans ses gènes. Punk, d'accord, mais pas nihiliste pour autant, même si ne se préoccuper quasiment que d'amour et d'attaques de banques vous a un petit côté romantique à la Bonnie & Clyde qui serait capable de faire verser sa larme au premier cœur d'artichaut venu. Pour les points de détail techniques, sachez que cet album est produit par Roger Lima, le bassiste de Less Than Jake, qui a donc choisi de ne pas les dénoncer aux autorités, au risque de tomber un jour pour complicité. Belle preuve de confiance. Et qu'on y trouve une reprise de "Bad reputation", de Joan Jett, qui, elle, ne semble y être pour rien, mais qui serait parfaitement capable de les planquer un jour ou deux dans sa cave si on le lui demandait gentiment. La donzelle n'étant pas non plus du genre balance. Pour l'instant, la cavale de Masked Intruder leur réussit plutôt bien. Pourvu que ça dure. En revanche, l'histoire ne dit pas lequel des 4 pose la sempiternelle question : "Quand est-ce qu'on mange ?". Ce qui ne laisse pas de me titiller l'esprit.

VERSUS YOU : Worn and loved (CD, Guerilla Asso)

C'est pas parce que Versus You semble se battre contre le reste du monde qu'il faut voir dans leur patronyme plus de signification qu'il n'en a. C'est pas parce que leurs morceaux ont cette indéfinissable mélancolie dans le traitement qu'il faut y voir plus de pessimisme qu'il n'y en a. C'est pas parce que cet album propose plus de mid-tempi que le pop-punk mélodique pour les nuls en préconise qu'il faut y voir plus de détachement qu'il n'y en a. C'est pas parce que le Luxembourg ressemble foutrement à un paradis fiscal dynastique qu'il faut y voir plus de malignité qu'il n'y en a chez ses résidents (et j'imagine mal Versus You investir les maigres subsides générés par ses disques faits maison dans des sociétés off-shore). C'est pas parce que "Worn and loved" possède ce je ne sais quoi d'obsédant et d'entêtant dans ses mélodies qu'il faut y voir plus de valeur marchande qu'il n'y en a. C'est pas parce que le groupe a les yeux franchement tournés vers le punk américain qu'il faut y voir plus de dévotion qu'il n'y en a. C'est pas parce que le groupe a vu défiler dans ses rangs plus de batteurs que les tambours du Burundi qu'il faut y voir plus de misanthropie qu'il n'y en a chez les autres musiciens. Et c'est pas parce que Versus You est, finalement, difficilement étiquetable et classable qu'il faut y voir plus de volonté de se démarquer du reste du troupeau qu'il n'y en a chez un groupe qui trace sa route sans trop se préoccuper du paysage qui défille de l'autre côté de la vitre (et avec 6 albums dans la boîte à gants, ils ont déjà fort à faire pour alimenter le lecteur CD du camion de tournée). "Worn", ça m'étonnerait. "Loved", à coup sûr, sinon il y a beau temps qu'ils se seraient reconvertis.

BLOOD YOUTH : Starve (Rude Records)

Le nord de l'Angleterre, a fortiori la proximité de la mer du Nord, est peu propice au farniente et à la bronzette. Aussi, pour occuper les longues soirées au coin de l'âtre, il ne reste guère que la musique, et si possible, pour tenter de se réchauffer, de la musique qui bourrine et qui avoine. Blood Youth l'a bien compris, qui a décidé de s'engouffrer dans un crossover de néo métal et de métalcore pour s'échauffer les sangs et éviter de se souffler sur les doigts toutes les 30 secondes. Bien vu. Ont-ils des ancêtres vikings pour s'atteler si assidûment à un tel massacre sonore ? Possible, quand on sait que cette région, aux 9ème et 10ème siècles, était intégrée au Danelaw, vaste territoire qui s'étendait sur une bonne partie de l'est et du centre de l'Angleterre, conquis par le danois Guthrum, et administré par ses descendants, jusqu'à Eric à la Hache Sanglante. Autant dire que ça a dû laisser des traces dans les chaumières. Ainsi comprend-on mieux que nos jeunes lascars aient choisi un nom aussi poétique que Blood Youth, et qu'ils aient décidé de brancher leurs guitares directement sur la centrale électrique voisine, sans passer par le filtre de la banale prise secteur de la chambre d'amis. Blood Youth, c'est hargneux comme un chien de guerre, colère comme un reître qui vient de se prendre un coup de masse d'arme dans les coucougnettes, énervé comme un serial killer qui voit sa proie lui résister, conflictuel comme une discussion entre un député macroniste et un gilet jaune. C'est sûr que c'est pas comme ça qu'ils risquent de virer pop et tomber les donzelles pré-pubères fans d'Ariana Grande. Ce qui, en soi, n'a rien de bien regrettable. Le deuxième album de Blood Youth se découpe en 3 parties. Les 2 premières sont faciles à distinguer, puisque introduites chacune par un court prologue non musical, qui pourrait aussi bien servir au groupe à lancer leurs concerts. Quant aux morceaux, ils prennent le temps de développer la thèse, tous dépassant les 3 minutes, à l'exception d'un "Hate" grognon, de moins de 2 minutes. "Hate" qui clôt la deuxième partie, avant que le groupe n'attaque le final, avec un morceau de plus de 11 minutes, sorte de coda au cours de laquelle Blood Youth semble résumer tout l'album, depuis les rythmiques lourdes et plombées, jusqu'aux riffs de guitare sanguinolents et destructeurs, en passant par les nappes de synthés qui, suffisamment discrètes, ne sont là que pour orner une ambiance sonore qui pourrait vite devenir pesante et angoissante. Subtil équilibre. Et titre adéquat pour cette longue pièce finale, "Exhale", où Blood Youth semble, effectivement, exhaler une sorte de dernier soupir interminable et presque éternel, le groupe n'en finissant pas de marteler les accords d'une conclusion qui ne vient qu'après de longues secondes, pour mieux embrayer sur un drone de guitare rehaussé d'effets sonores vocaux, comme si Blood Youth s'enfonçait lentement dans les profondeurs des enfers. Un final très cinématographique, les images en moins. "Starve" est subtilement construit, presque comme un opéra, sans le côté chiant, ça va sans dire.

KING BROTHERS : Wasteland (CD, Hound Gawd ! Records - www.houndgawd.com)

Imaginez Jon Spencer Blues Explosion se délocalisant au Japon. Un cauchemar, comme l'ultra-libéralisme nous en livre de nombreux exemples tous les jours dans un cadre industriel, mais, musicalement, ça aurait quand même de la gueule. Le trio n'a pas eu besoin d'en arriver à de telles extrémités, puisque le Japon a produit ses propres clones de l'inférel brelan new-yorkais. Leur nom ? King Brothers. Eux aussi sont 3, 2 guitares et 1 batterie, avec un harmonica omniprésent pour lier la sauce. Comme tout japonais qui se respecte, au rock'n'roll bluesy de base, les King Brothers rajoutent cette touche de furie et de sauvagerie que en font de dignes descendants des samourais, ou plutôt des ronins, puisqu'ils ne servent aucun maître autre qu'eux-mêmes. Les King Brothers sont à l'affiche depuis 20 ans, et "Wasteland" signe leur retour dans les bacs, après 8 ans de silence discographique. Si leurs premiers albums étaient produits par Jon Spencer himself, et enregistrés par Matt Verta-Ray (on ne peut jamais renier ses origines), "Wasteland" est produit par les King Brothers eux-mêmes (tous les enfants quittent un jour le nid familial). Ce qui ne change pas grand-chose à l'affaire. La musique des King Brothers est toujours aussi brutale, compacte et forcenée. On est loin de l'univers feutré des geishas ou du raffinement du théâtre nô, plus près d'un monde dominé par les yakuzas. Impression renforcée par l'usage du japonais au niveau vocal. Il y a un évident esprit punk dans le traitement que les King Brothers font subir à leur musique, qui n'est déjà pas spécialement caramélisée à l'origine, comme en témoigne un "No no no" qui convoque les mânes des Who des grands jours, les Who des 60's, quand Townshend fracassait plus de guitares qu'il n'écrivait de blues, ou un "Sympathy for the XXXXX", reprise diabolique de l'un des titres les plus malsains des Rolling Stones, période Hell's Angels-Altamont-Charles Manson. Si les King Brothers étaient des Pokémon, ils seraient plutôt Yveltal que Togépi, ça ne fait aucun doute. De là à penser que, d'un seul accord, ils seraient capables de déclencher la troisième guerre mondiale... Et prendre leur revanche sur l'histoire...

E.T. EXPLORE ME : Shine (CD, Voodoo Rhythm Records)

Le moins que l'on puisse dire de E.T. Explore Me, c'est que les bataves ne sont guère pressés. Le trio existe depuis 2002, mais ne sort son premier album que maintenant, après une demi-douzaine de singles, ce qui n'est pas non plus d'une folle prolixité. On a connu plus impatient. Mais ça ne semble pas les avoir traumatisés. Les résidents de Haarlem font un garage-punk nourri à la fuzz-box et dopé au psyché-freakbeat. Une tradition aux Pays-Bas depuis le milieu des années 60, et des groupes comme Q65 ou les Outsiders de Wally Tax. Comme si le pays était tombé dans une cinquième dimension musicale. Plus près de nous, on pourrait les rapprocher de ces allumés de Deadbolt, avec leurs aspirations à un surf-punk mutant (le malsain "Soulbleed"). E.T. Explore Me propose une formule assez inhabituelle, orgue-basse-batterie, sans guitare, ou presque pas, puisque Joost, le clavier, empoigne une 6 cordes de temps en temps, même si on ne la distingue pas vraiment dans le foutoir lysergique ambiant. "Butcher" restant l'un des rares titres où la guitare prend le pas sur l'orgue, un surf-rock passé à la moulinette Suicide, pour vous donner une idée du frichti que E.T. Explore Me est capable de fourgonner sur son réchaud de camping. Ici, point de pseudo intellectualisme ni de prise de tête néo-classique, même si nos lascars n'hésitent pas à se lancer dans une pièce de plus de 7 minutes ("H.Z. statue"), qui fleure bon les Seeds ou les 13th Floor Elevators. E.T. les a explorés en profondeur (on n'ose imaginer dans quels orifices il a fourré son doigt ce pervers), nous, nous pouvons les ausculter plus à loisir et de manière plus académique grâce à ce premier album. Un album qui ne pouvait paraître que chez Voodoo Rhythm, tant on voit mal qui d'autre aurait pu les héberger. Ah si ! Suburban Records fait aussi paraître le disque, mais ce label étant également basé à Haarlem, ça sent le copinage à plein nez, ils ne peuvent pas être objectifs. Vous me direz, Mr Beat-Man non plus n'est jamais objectif dans ses choix, dès lors qu'une fuzz-box lui tourne autour et l'aguiche sans vergogne. C'est sûr, il n'est pas de bois, nous non plus, on comprend donc qu'il succombe à la tentation. C'est ça de fréquenter les mêmes clubs échangeistes.

The JACKETS : Queen of the pill (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Au fil du temps et des albums, les Jackets perfectionnent insidieusement l'art de la fuzz. Jackie, chanteuse et guitariste, est une tueuse. Elle possède l'oeil du basilic ou de la Gorgone Méduse, et sa Silvertone est aussi chatouilleuse que le Magnum de Dirty Harry, même précision d'exécution, même puissance de feu, même efficacité létale, même code de conduite irrespectueux. Le trio suisse en est à son quatrième album, et ça ne fait que se bonifier avec le nombre. Les Jackets combinent savamment furia punk, abrasion fuzz, ronchonnement psyché, malignité mélodique. Ce disque aurait été enregistré en 65-66, on y aurait vu que du feu. Mais comme, à cette époque, personne n'était né, ni dans le groupe, ni dans l'entourage ayant concocté ce disque, on fait avec et on n'est pas si mal dans le 21ème siècle. Comme le single précédent, dont les 2 titres sont d'ailleurs inclus sur l'album (notamment l'excellent "Queen of the pill", que n'auraient pas renié les Seeds ou Litter, au hasard), le disque est produit par sa majesté King Khan, ce qui lui donne un petit côté vaudou qui ne fait que renforcer le parfum de déviance généré par le trio suisse. Quant au mixage et au mastering, c'est à un autre magicien de la chose rock'n'roll qu'ils ont été confiés, Jim Diamond, qui doit connaître des nuits plutôt courtes quand on voit le nombre de projets dans lesquels il s'investit ces derniers temps. C'est bien simple, dès qu'un groupe a un minimum de velléités fuzz ou distorsion, c'est à Jim Diamond qu'il confie son bébé, afin que l'américain, désormais installé dans le sud de la France, lui fasse faire ses premiers rototos. Et un nourrisson, c'est bien connu, ça fait difficilement ses nuits. Encensés par quelques cadors de la radiophonie américaine (Alice Cooper, Little Steven, Rodney Bingenheimer), les Jackets, dans un monde idéal, auraient tout du groupe apte à enflammer les bandes FM et AM de cette foutue planète. Ça ne contribuerait peut-être pas à la sauver du désastre annoncé, mais, au moins, ça donnerait un peu de plaisir à ses habitants. Malheureusement, c'est toujours la même daube qu'on entend sur les ondes, à quelques exceptions près, quelques émissions moins glauques que la moyenne, dont celle de votre serviteur, y a pas de mal à se faire un peu de pub, surtout quand ce sont les Jackets qui en signent la musique de fond, "Losers lullaby" au taquet. Mieux que les spots Levis.

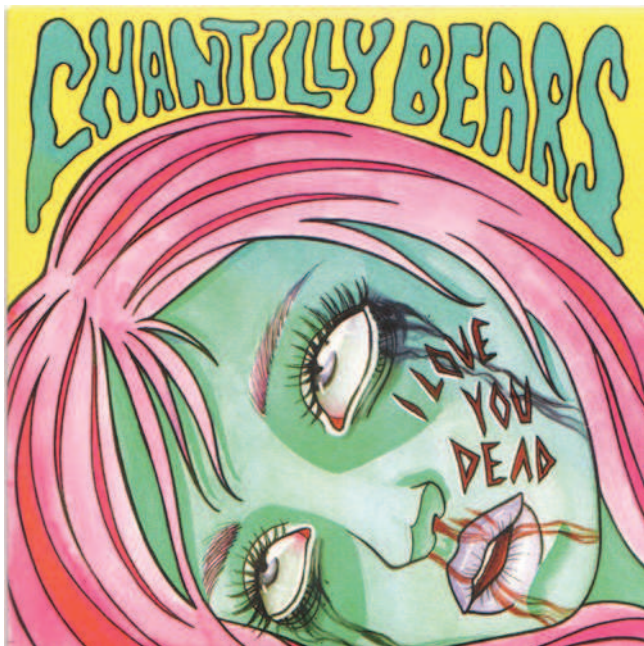


E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait

CHANTILLY BEARS : I love you dead (CD autoproduit)

Ah oui, un disque qui démarre par les quelques dixièmes de secondes de grésillement de l'ampli, juste avant le premier accord, moi, je souscris, pleinement, des 2 mains, et même avec les pieds. On sent que le truc a été enregistré à l'ancienne, sans les artifices digitaux qui aseptisent tout, y compris dans le monde du punk, qui devrait pourtant être à l'abri de tout ça. Deuxième EP (comme ils disent) ou mini album (plus technique) pour le groupe québécois Chantilly Bears. 6 titres, soit 1 de plus que le premier. C'est normal, tout augmente ma pov' dame, surtout en ces temps de macronie libérale. Alors pourquoi pas le nombre de morceaux sur un disque. Au moins, ça prouve que le groupe évolue. A ce rythme là, dans 15 ans, ils nous pondent un double album. Quelques constatations s'imposent à l'écoute de ce nouvel effort. La première, c'est que ce disque entérine le changement de batteur intervenu l'an dernier, avec le retour de Nico. Et je dis bien retour, puisque, à la création du groupe, c'est lui qui était assis derrière les fûts. Avant qu'il ne rejoigne Johnny Mafia pendant une paire d'années. Il regagne donc ses pénates, et retrouve ses pantoufles. La deuxième constatation, c'est que, en parlant de Johnny Mafia, c'est Théo, le chanteur-guitariste du groupe, qui a enregistré, mixé et masterisé le bousin. C'est un peu le couteau suisse sur ce projet. La troisième remarque, c'est que ce disque ne vous laissera pas indemne. Si, sur le premier, Chantilly Bears ne pouvaient guère cacher leurs influences grunge, ici, elles sont largement dépassées (je n'ai pas dit oubliées). Ce deuxième disque est salement plus punk, plus hardcore même, presque canonique. Ça ne rigolait déjà pas avant, ça fait encore moins dans le détail aujourd'hui. D'autant que, comme sur scène, le double chant mixte (Cécile, chanteuse en titre, et Yann, guitariste) est de plus en plus prégnant. Jusqu'à "I love you dead", le morceau qui donne son titre à l'ensemble, où c'est Benj (le bassiste) qui prend les choses en main, appuyé par Yann. Au point que Cécile se fend d'une petite intro rigolote, dans laquelle elle se plaint que ce morceau soit sur le disque, pas terrible selon elle, puisqu'elle ne le chante pas. Tout en rattrapant le coup puisque, avec cette intervention, elle se retrouve quand même dessus. Ah ah ! Bien vu ! De l'art de l'"occupatio" de la poésie médiévale (comme chez Chaucer et ses "Contes de Canterbury" par exemple) appliqué au punk-rock. Chantilly Bears mûrissent tranquillement, à leur rythme, en pleine terre, sans avoir recours à l'effet de serre, du punk bio quoi. Et pour ceux qui s'interrogeraient quant à la signification de ce titre mystérieux, "WDYADMB", celui du quatrième morceau, j'ai l'explication, tirée directement à la source, auprès de Benj, qui a bien été obligé de cracher le morceau, vu que j'ai largement écrit de quoi le faire chanter avec le dossier que j'ai monté sur lui. Ça veut dire "Why do you always drink my beer", en référence au toutou de Cécile et Yann, qui aime bien léchouiller les fonds de verres lors des soirées à la maison. C'est pas de l'info ça ?



KING CANS/FORCE MAJEURE (Split CD, Primator Crew)

Un split album qui réunit 2 groupes de Montréal, Canada, 2 groupes de oi, 2 groupes avec néanmoins une approche différente du street-punk. Pour autant, ne vous attendez à une quelconque mutation du genre, on reste dans la tradition. King Cans chantent en anglais et pratiquent une oi plutôt velue et musclée, avec un chanteur qui rameute ses vocaux depuis le fin fond de ses tripes. Une oi baston, habituée des combats de rue. Le groupe existe depuis 2-3 ans et a déjà sorti une démo et un EP. Son apparition ici est son troisième effort sur split ou compilation. Déjà responsable d'une reprise de Blitz sur le EP sus-cité, ce sont les Warrior Kids qu'ils reprennent sur ce split, ce qui est aussi le premier morceau qu'ils chantent en français. Y a un début à tout. Chez Force Majeure, on se veut un poil plus mélodique, même si tout est relatif. Ça bourrine pas mal aussi, mais dans un style un chouia plus traditionnel, plus régenté, plus anglais pourrait-on dire. Ce qui se tient puisque ce groupe est le nouveau projet de Karl St Pierre, chanteur et guitariste des anglais de Last Crusade, installé aujourd'hui au Canada. Une oi plus ramassée aussi, puisque les titres sont globalement plus courts (3 sous les 2 minutes, chaque groupe proposant 5 morceaux). Jusque-là, Force Majeure semble n'avoir sorti qu'une démo. Faut dire que le groupe n'existe que depuis l'an dernier. Chouette carte de visite pour ces 2 formations encore peu connues dans nos contrées.

11LOUDER : Satanic speedrock (CD, Trauma Social/Tapage Rock/Urgence Disk)

11Louder, qu'on a souvent présenté comme les Motörhead dijonnais, ce qui n'est pas totalement faux, même si un brin réducteur, a la discographie erratique. Après un EP en 2012, un 45t en 2014, et un premier album en 2016, on eut été en droit d'attendre un nouveau long play en 2018, histoire de parfaire une trajectoire parfaitement rectiligne, et directe dans ta face. Mais y a eu comme une burne dans le bouillon. Trois fois rien, mais de nouvel album non point, et de ponctualité guère plus. En lieu et place, c'est un nouvel EP que fait paraître 11Louder, en cette douce année 2019. Pas de quoi crier au mensonge d'état, ni à la démission collective, pas même à la révolution de palais. Enfin, la révolution, si, mais pas pour cette raison, il y a d'autres responsables à la chienlit sociétale. D'autant que 11Louder seraient plutôt du bon côté de la barricade si elle s'élevait un jour, du côté du manche de la contestation plutôt que de celui de la cognée politiccailleonne. Les coups, vaut toujours mieux les donner que les recevoir. Si Confucius n'avait pas été un tocard pacifiste, il aurait pu énoncer cette maxime primordiale. Et des coups, 11Louder ne se prive pas pour en donner, surtout dans les esgourdes et dans le gras du bide. Les accords rageurs de leur speed rock'n'roll ne font ni dans la finesse, ni dans la délicatesse, inspirés aussi bien par le foudre de Zeus que par le marteau de Thor, il y a de la colère divine dans la musique de 11Louder. Eux-mêmes prétendent qu'elle est satanique, on n'est pas loin. Dieux ou diables, c'est du kif, ça vous en fait baver pareil, ça charcle également, et ça ne tolère guère la contradiction. Pas même à la frange. Réduit à l'état de trio, après avoir démarré comme quatuor, c'est sûr qu'on a la fioriture et la fanfreluche moins facile, on est plus rogue, plus radical, plus dru quand il n'y a plus qu'une guitare pour avoiner du riff de phacochère. Un changement de formation qui a probablement imposé la construction à l'économie de ce nouveau disque, 5 morceaux seulement, mais de l'éruptif, du tellurique, de l'indestructible (pour paraphraser le titre de celui d'ouverture). Pas le genre de truc à mettre entre toutes les mains, ça brûle !

Pat TODD & the RANKOUTSIDERS : The past came callin' (CD, Hound Gawd ! Records - houndgawd.com)

Pat TODD & the RANKOUTSIDERS : Bang bang and then you're dead (CDS, Beluga Records/Ghost Highway Recordings/KOTJ Records)

Difficile de tirer un trait sur ses premières amours (votre première fois, vous aussi, vous vous en souvenez encore, avouez). Prenez Pat Todd, ses années passées à mener les Lazy Cowgirls lui collent toujours à la peau, 15 ans après la séparation du groupe. Depuis, il a formé un nouveau gang pour écumer les grands espaces américains. C'est que Pat Todd et ses Rankoutsiders ont le rock'n'roll idéologique et théorique ce rock'n'roll empreint d'une certaine forme de country et d'un certain esprit garage. Les années ont laissé des traces, et les Rankoutsiders ont tendance à poser un peu plus leurs mélodies, il n'empêche que l'énergie est toujours là, modérée peut-être, domptée sûrement, canalisée probablement, mais encore capable de flamboyer dans ces riffs méthodiques de guitare. C'est que Pat Todd & the Rankoutsiders ne jurent toujours que par la 6 cordes (les 6 cordes plutôt, puisqu'elles vont par paire chez eux)

pour délivrer un rock'n'roll séminal, à la saveur vintage, aux senteurs authentiques. Le titre de ce cinquième album de Pat Todd & the Rankoutsiders fait référence au fait que nombre des chansons de ce disque datent de plusieurs années en arrière (pas toutes, il y a aussi quelques jeunes pousses), mais le groupe n'avait jamais eu, jusqu'à aujourd'hui, l'occasion de les enregistrer, d'autres priorités, d'autres refrains, d'autres maîtresses. Il est donc heureux que Pat Todd & the Rankoutsiders leur aient donné une seconde chance, tant il aurait été dommageable qu'elles restent coincées au fond d'un tiroir ou d'une cassette démo. Ceci étant, certaines d'entre elles ont déjà été interprétées live ("Somewhere down the line"), d'autres ont déjà été enregistrées ("Goin' nowhere"), plusieurs datent même de l'époque Lazy Cowgirls ("If only I could fly backwards in time", "Yeah, ya had a bad night"), mais aucune n'avait eu l'heur de connaître une réalisation officielle. Comme pour marquer ce moment d'une pierre blanche, Pat Todd, pour la première fois sur disque, se fend même de quelques soli d'harmonica, il était temps ("Down in old Boerne", reprise d'un vieux traditionnel folk texan appris de ses parents quand il savait à peine parler, "Yeah, ya had a bad night", "The future callin'", "Just between you and me"). Et puisque le groupe a décidé de se la jouer machine à remonter le temps, autant aller chercher quelques reprises pour agrémenter la chose, comme "Any other way", du chanteur soul William Bell, ou "Idle time". Pas vraiment une reprise celle-là, bien qu'écrite par Dale Hollon, le guitariste des Sons Of Hercules, mais le groupe de San Antonio ne l'a jamais enregistrée, peu adaptée à leur garage second degré, avec sa rythmique acoustique. Au lieu de ça, Hollon l'a filée à Pat Todd, qui s'en accommode fort bien. L'atmosphère patinée de cet album est élégamment soulignée par la très belle pochette à l'ambiance "film noir". Un mois avant ce disque, Pat Todd & the Rankoutsiders nous avaient invité à prendre l'apéro avec un single, dont les 2 titres ne sont pas repris sur l'album. "Bang band and there you're dead" est un rock'n'roll enlevé et efficace, tandis que "You made a hit" aurait pu être écrit par Chuck Berry et repris par Dr Feelgood. Un single imparable.

The H.O.S.T : Bonfire (CD autoproduit - thehost-theband.com)

Il en va du rock comme du reste. Parfois, on accroche, parfois, non. Ainsi, the H.O.S.T. Leur album précédent, "Sound the charge", ne m'avait guère convaincu, et c'est un euphémisme. Pas assez de tout, d'énergie, de mordant, d'attrait, tout simplement. Et comme c'était le premier disque du groupe que j'écoutais, ça démarrait mal. Me restait plus qu'à les classer dans le tiroir épiphénomène sans lendemain, comme tant d'autres. Mais de lendemains il y eut. Quelques mois plus tard (oui, j'avais écouté "Sound the charge" sur le tard), je reçois le nouvel album du groupe. Pas plus enthousiaste que ça, je ne me faisais guère d'illusion. Mais comme j'ai un minimum de déontologie, même si je ne suis pas journaliste stricto sensu (non, je ne vis pas de mes activités "musicales", pas plus du fanzine que de la radio ou du label), je me force à écouter tout ce que je reçois en promo. Et ça, je ne suis pas sûr que les journalistes, les "vrais", en fassent autant, mais je ne voudrais pas médire plus que de besoin. Bref, à peine l'enveloppe ouverte, je glisse le nouvel album de the H.O.S.T dans mon brave lecteur CD, qui en a parfois vu de sacrées, mais qui, apparemment, ne m'en veut pas trop. Il ne s'est pas encore mis en grève pour me faire connaître son désaccord sur certains trucs. Et là, bizarre autant qu'étrange, miraculeux autant qu'inexplicable, j'ai l'impression que ce n'est pas le même groupe qui a pondu "Sound the charge" et ce "Bonfire" qui vient d'atterrir dans ma cahute. Le discours s'est nettement durci, la musique s'est nettement musclée, les sonorités se sont nettement électrifées, aucune lézarde n'apparaît dans le béton. Pour une surprise, c'est une surprise. On nous les aurait changé the H.O.S.T ? Je n'en sais que pouic. Ce sont les mêmes gonzes en tout cas, avec leur look de bûcherons hipsters, fils et descendants d'une scène grunge qui a élevé la science de la barbe au rang d'art majeur, et le sens du crade étudié au niveau d'une mode fortuite. Et la comparaison, elle, ne l'est pas, fortuite. Ce nouvel album de the H.O.S.T me rappelle les bons jours de Pearl Jam, qui n'en ont pas toujours connu, loin de là. Si le groupe d'Eddie Vedder est souvent très chiant, il connaît aussi, parfois, des fulgurances électriques et noisy qui vous laissent sur le cul. The H.O.S.T n'ont gardé que ce bon côté bruitiste et tendu. Ouf ! Est-ce le fait que cet album a quasiment été conçu en studio (je préfère ne pas savoir qui couche avec qui) qui expliquerait pourquoi il a gardé cette spontanéité et cette fraîcheur que son prédécesseur n'avait pas ? J'aime à l'imaginer. Une conception au forceps un peu obligée, puisqu'il semble que nos trois gaillards ne sont pas franchement voisins de palier (ils papillonnent entre Marseille et Bordeaux), et qu'ils ne peuvent donc pas répéter quotidiennement, entre le goûter et le dîner, comme n'importe quel groupe de mômes qui vient

d'acheter sa première guitare. Du coup, chacun travaille un peu dans son coin, amène ses idées, et le tout est finalisé devant la table de mixage. Ce qui laisse peu de temps pour se prendre le chou à se dire qu'on pourrait peut-être faire mieux, qu'on pourrait peut-être refaire tel ou tel truc, qu'il y aurait peut-être moyen de peaufiner un peu le truc coco. Et le problème, souvent, c'est qu'à trop remettre l'ouvrage sur le métier, on y perd largement en générosité et en authenticité. Avec "Bonfire", ce n'est pas le cas.

Rod HAMDALLAH : Think about it (CD, Hound Gawd ! Records)

Rod Hamdallah s'est fait connaître, entre 2012 et 2017, comme guitariste des Legendary Shack Shakers, pas vraiment des manches quand il s'agit de déclencher quelque cataclysme rock'n'roll. Alors forcément, même en solo, le résident d'Atlanta ne risque pas de renier ses origines ni ses racines. "Think about it" est son premier EP, paru initialement en 2014, repressé aujourd'hui par Hound Gawd ! Au long des 5 titres de ce disque, le bonhomme revisite ses influences, entre factions rock'n'roll et blues, avec quelques clins d'oeil appuyés en direction d'iconoclastes comme Tom Waits ou Captain Beefheart. Le fait que, outre la guitare, et, évidemment, le chant, Rod Hamdallah n'hésite pas à dégainer un piano jouet quand l'envie le prend vous donne un aperçu de sa conception de la chose rock'n'roll, ni sérieuse ni déferente ni intégriste. Rod Hamdallah n'est entouré que d'un batteur, et d'un clavier qui alterne orgue, piano électrique et accordéon. Les 2 titres les plus blues du lot sont "I don't mind" et "Take me back", le plus rock'n'roll "Think about it", le plus intimiste "Heartbeat", tandis que "Carry you home", le plus charismatique, voit intervenir le Colonel J.D. Wilkes (des Legendary Shack Shakers) au piano électrique et au banjo, manière d'ancrer le premier opus de Rod Hamdallah dans une certaine tradition du riff fondamental et nourricier. Comme beaucoup ont dû passer à côté au moment de sa sortie, ne ratez pas cette séance de rattrapage.

The FLOORS : Come unstuck (CD, Beast Records - beastrecords.free.fr)

Toutes les fratries, dans le monde du rock, ne se foutent pas systématiquement sur la gueule. Avec les Floors, on n'est ni chez les Kinks ni chez Oasis. Pas de rivalité chez les frangins Dux, Luke (guitare) et Ryan Paul (basse), qui s'entendent comme larrons en foire pour faire des Floors un groupe uni, soudé et cimenté. Le troisième membre du trio, le batteur Ash Doodkorte, ne semble pas, lui non plus, regretter son alliance avec les frelus. Ceci posé, restent les disques d'un groupe originaire de Perth, tout au bout du bout de l'Australie, sur la côte ouest, une ville perdue au beau milieu de nulle part, à des milliers de kilomètres de tout autre noyau de civilisation, entre le désert sur la droite et l'océan Indien sur la gauche. Je suis déjà allé en Australie, mais jamais à Perth, vu que ça fait carrément un deuxième voyage, même depuis Sydney ou Melbourne, et que le premier, depuis l'Europe, coûte déjà bonbon. Aller à Perth, c'est un peu comme aller à Vladivostok, en Russie, ou Barrow, en Alaska. Dépaysement garanti, oui da, mais faut pas oublier son stock de bouquins avant de prendre l'avion. Les Floors ont choisi la musique pour tromper leur ennui. "Come unstuck" est leur quatrième album, leur troisième studio, puisqu'ils avaient inauguré leur discographie, en 2011, par un live, témoignage des années de formation (le groupe est né en 2005) passées à jouer dans tous les bars de la ville (je n'ose dire de la région). Abreuvés aux disques de Howlin' Wolf ou Muddy Waters, mais aussi au Gun Club ou à Billy Thorpe and the Aztecs (des légendes en Australie, mais quasi inconnus ailleurs, a fortiori en Europe), les Floors se sont tournés vers le blues, avec supplément de fuzz pour indiquer qu'ils sont aussi de la génération post-punk, et que, s'ils prisent la guitare slide, ils aiment aussi les mélodies saturées et les rythmiques dynamitées. La musique des Floors est insidieuse, sournoise, malsaine. Il y a quelques chose de psychotique dans leur manière de faire croire qu'ils vont vous aligner les 12 mesures réglementaires, alors qu'ils se préparent à vous poignarder dans le dos avec leur fausse nonchalance et leur approche délétère d'un blues hanté qui vire rapidement à un hard-blues pesant et étouffant. On s'attend toujours à ce que les morceaux finissent par décoller après une intro tout en retenue, mais l'accélération n'est jamais franche, elle vous titille, elle vous énerve, elle vous excite, et vous laisse en plan à la fin du morceau. Les Floors, c'est comme un orgasme qu'on sent monter, lentement, sûrement, et qui reflue au dernier moment. Tout est à refaire le morceau suivant, mais ça recommence, encore et encore. A la fin du disque, on n'a plus un poil de sec, mais on n'a pas joui, et l'amante a déjà filé sous la douche. Les Floors ont le blues hitchcockien.

CRUSTY COMBO : Jazz'n'roll (CD autoproduit)

Si Crusty Combo est un groupe relativement jeune, ses membres, eux, n'en sont pas à leur première expérience. Comme souvent dans le jazz, les groupes se font et se défont, les musiciens n'hésitent pas à aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, acquérant ainsi toujours plus d'expérience, toujours plus de pratique. Au fil de ces marées, de ces courants, de ces ressacs, une association se crée, comme ça, au débotté, pour un temps plus ou moins long, plus ou moins défini, souvent pour le meilleur. Comme Crusty Combo. Si l'on consulte le CV des lascars, on note que le guitariste Jean-Baptiste Tandé, à l'initiative du projet, a bien dû faire 15 fois le tour du monde, et qu'il a joué avec une palanquée de groupes, notamment le Umlaut Big Band. Le contrebassiste Rémi Habib a été l'accompagnateur, entre autres, du violoniste Dominique Pifarély, le batteur David Adrian a été vu et entendu derrière Thomas Dutronc, et le violoniste Hugo Van Rechem a carrément joué avec le saxophoniste vétéran américain Archie Shepp, l'un des créateurs du free jazz, là, ça calme. Avec de tels antécédents, on se doute que Crusty Combo ne risque pas de donner dans le particularisme ni dans le tout venant, le groupe pratiquant un jazz audacieux et peu conventionnel, n'hésitant pas à convoquer l'activisme politique de Bob Dylan (reprise de "Don't think twice it's all right") aussi bien que la country et le folk de la Carter Family et de Woody Guthrie (via la reprise du traditionnel bluegrass "Bury me beneath the willow") à un raout où le jazz, finalement, n'est qu'un prétexte pour chercher à s'en affranchir, tout en en observant la lettre et l'esprit. Un subtil exercice d'équilibriste que Crusty Combo maîtrise avec souplesse, fluidité, mais aussi autorité. On sent que les années passées par les 4 membres du groupe à se jouer de l'improvisation leur a permis, in fine, de structurer leur art de l'écriture musicale, ce qui n'a rien de paradoxal. Le jazz, sous des dehors froufrou et bordéliques, est une musique solidement bâtie et charpentée. Rien n'est jamais laissé au hasard. Quant à la formation du quatuor, le trio guitare-basse-batterie survolé par le violon lui donne ce côté "n'roll" qui justifie le titre de l'album, même si du rock'n'roll, on n'en entend guère, du moins jamais formellement. En revanche, parfois, là-bas, au fond, ou sur les côtés, à droite à gauche, on dirait bien... ou pas...

INTERNET

Illustrateur multi-cartes (sans jeu de mot, même s'il a conçu un vrai jeu de 32 cartes), **BB Coyotte** a participé à un nombre incalculable de projets (fanzines, expos, pochettes de disques, fresques murales, vitrines, j'en passe et des moins avouables). Vous pouvez admirer quelques-uns de ses travaux sur son site, même s'il n'a pas été mis à jour depuis un bon moment : www.bbcoyotte.com @@@ Le label espagnol **Ghost Highway Recordings** fait paraître un EP de **Caustic Roll Dave & Mike Mariconda**, "Between you and disaster". Cette association entre le one man band barcelonais et l'ex guitariste des **Raunch Hands** ne pouvait révéler qu'un truc bien garage-punk, ce que sont ces 4 titres qui déboîtent : www.ghosthighwayrecordings.com @@@ Chez les suédois de **Beluga Records**, on ne faiblit pas malgré la canicule (oui, là-bas aussi), un album 25 cm de **Djävulen Möblerar Om** (punk), le premier album solo de l'américain **Brad Marino** (power pop, ex **Connection**), un nouvel album de **Jack Oblivian and the Dream Killers** (home garage), et le premier album de **Jordan Jones** (power pop). Pour en savoir plus : <http://belugarecords.se> @@@ L'ami **Olive**, ex chanteur de **CPPN**, vit à Moscou depuis 10 ans, avec sa femme **Cheryl**, australienne. Tous 2 ayant atteint la cinquantaine (ça arrive à tout le monde, même à des gens très bien), ils ont décidé de créer un site Internet réservé aux plus de 50 ans. On y trouve de nombreux portraits de quinquagénaires, ou plus, connus ou anonymes (même celui de votre serviteur, c'est dire si le truc a de la tenue), ainsi que des billets d'humeur sur les avantages et les inconvénients à passer cette tranche d'âge souvent fatidique (les **Ramones** ou **Joe Strummer** n'y ont pas résisté). C'est en français (beaucoup) et en anglais (un peu), c'est plein d'humour et d'auto-dérision, et ça mérite le détour. Accessoirement, pour ceux qui l'auraient raté à sa sortie, vous pouvez aussi y télécharger l'unique album de **CPPN**. Il est pas gentil Olive ? Ca s'appelle **Never Mind The Wrinkles** ("Peu importent les rides" pour les ceusses qui causent pas anglèche), et c'est ici que ça se passe : <https://nevermindthewrinkles.com/fr> @@@ Voilà 10 ans, **Dirty Punk** reprenait les 2 albums de **Tulaviock**. Aujourd'hui, le label se penche à nouveau sur le premier, "Dèche à la ch'touille", cette fois-ci avec une pochette 3 volets, ce qui permet de retrouver la bite géante du pressage original, histoire de filer des complexes à tout le monde, y compris à King Kong. A vous procurer sans attendre que ça retombe. On reste chez les vétérans avec le second album (20 ans après le 1er et une reformation plus tard)

de **Panik LTDC**, "Aujourd'hui plus qu'hier". Du punk en vinyl vert : www.dirtypunk.fr @@@ Du punk'n'roll chez les allemands de **Still Unbeatable** avec le premier album des anglais de **Dangers Of Love**, entre le **Clash** et les **Replacements** : www.still-unbeatable-records.de @@@ Ca pogote et ça skanke toujours chez les allemands de **Mad Butcher** avec quelques sorties et repressages, split **Skatalites/Laurel Aitken**, et albums des **Toasters** ou de **Stiff Little Fingers** : www.madbutcher.de @@@ **Clinic Rodeo** est un duo guitare-batterie formé par **Adrien** (guitariste des **Washington Dead Cats** et de **Mama Shakers**) et **Joy** (batteuse d'**Agapes** et **Animale Nocturne**). Il sort son deuxième album, "Hunters", entre **Cramps** et **Joy Division**. La démarche est intéressante : <http://clinicrodeo.blogspot.com> @@@ Les activistes punk de **Mass Prod** bougent encore. La preuve, les disques qui sortent cette année ne risquent pas de vous guérir si vous avez la maladie de Parkinson. On a donc les albums de **Monde De Merde**, **20 Minutes De Chaos**, **Sensa Yuma** (un live), **22 Longs Riffs** (repressage des 2 albums), les repressages des splits **Varukers/Sick On The Bus** et **8*6 Crew/Downsetters**, et le deuxième volume de la compilation **Rock E Breizh**. Pour vous procurer tout ça, 2 solutions, cibler le stand du label sur les concerts et les festivals (surtout en Bretagne et en Normandie), ou visiter le site (partout dans le monde) : www.massprod.com @@@ On reste à Rennes avec **Beast Records**, qui annonce plusieurs nouveautés croustillantes en provenance d'Australie : un "Best of" des **St. Morris Sinners**, le premier album des **Draught Dodgers** (avec le chanteur de **Bitter Sweet Kicks** et le batteur de **Burn In Hell**), un live des **Kill Devil Hills**, un split album partagé par les **Moody Beaches** et **Mod Con**, ou encore un live de **Margaret Airplaneman**, la chanteuse-guitariste de **Mr. Airplane Man**, ici en solo. Si vous vous prenez pour un kangourou, tout ça c'est pour vous : www.beast-records.com @@@ Un nouveau numéro de la lettre d'info **Que Vive Le Rock Libre** est dispo. C'est l'été, c'est réduit, une page seulement, mais c'est couplé avec la liste de distro **Protesta**, pour faire le plein de disques punk pas chers pour la rentrée : www.traumasocial.fr @@@ Le label de Chicago **Alligator** est spécialisé dans le blues. Parmi les sorties récentes, le nouvel album des **Cash Box Kings**, "Hail to the kings I!", du pur Chicago blues avec supplément d'harmonica : www.alligator.com @@@ Le label australien **Cactus Room** s'apprête à sortir le nouvel album des **Narodniks**, "Los diablos", du blues-country-punk directement sorti de la poche d'un kangourou. Ca le fait : www.cactusroom.com.au @@@ Après quelques menus problèmes techniques, la canicule n'arrête pas **Deviance** qui multiplie les sorties en plein cœur de l'été : **20 Minutes De Chaos** (anarcho-crust), split **Varukers/Sick On The Bus** (punk), **Adrestia** (crust), repressage, en vinyl, du deuxième album des **Clébardes**. Tout ça est développé dans la nouvelle lettre d'info du label, disponible ici : www.deviancerecords.com @@@ Chez les allemands de **Sounflat**, on a mis l'été à profit pour regarnir les bacs, avec les nouveaux albums des **Cayman Kings** (garage freakbeat), des **Bad Beats** (garage), des **Let's Go's** (**Ramones** japonaises), des **Tokyo Blues Breakers** (garage punk rhythm'n'beat), et des singles du **Chiffre Organ-ization** (acid freakbeat instrumental) et des **Boneshakers** (punkabilly). Pour plus d'info : www.sounflat-records.de @@@

www.suziquatro.com

Ca fait déjà plus de 50 ans que **Suzi Quatro** est sur la brèche, et, en une vie, elle en a vécu au moins une demi-douzaine à elle toute seule. Suzi Quatro est née en 1950 à Detroit, Michigan, elle est la quatrième d'une fratrie de 5 enfants, dont 1 seul garçon. Le père, Art, est un musicien semi-professionnel, qui dirige son propre orchestre de jazz, le Art Quatro Trio. La jeune Suzi prend des leçons de piano classique et de percussions, tandis qu'elle apprend à jouer de la basse et de la guitare en autodidacte. A l'âge de 7 ou 8 ans, elle joue déjà occasionnellement de la batterie et des percussions dans l'orchestre de son père. Mais c'est en 1964 que tout commence sérieusement. A cette date, **Patti**, l'une de ses soeurs aînées, après avoir vu les **Beatles** à la télévision, décide de former un groupe garage, les **Pleasure Seekers**. Elle enrôle 2 de ses soeurs dans l'aventure, **Arlene** (dont la fille, **Sherilynn Fenn**, née en 1965, deviendra actrice, notamment pour **David Lynch** avec la série "Twin Peaks") et Suzi, ainsi que 2 amies de lycée, les soeurs **Nancy** et **Mary Lou Ball**. Les Pleasure Seekers font paraître 2 singles, en 1965 et 1968, avant de changer de style musical et de nom en 1969, devenant **Cradle**, et pratiquant une musique plus psychédélique. Dans **Cradle**, on retrouve Patti et Suzi, mais pas Arlene, devenue manageuse, qui sera ensuite remplacée à ce poste par le frère, **Michael Quatro**. En revanche, on trouve la quatrième et dernière soeur Quatro, **Nancy**, le quatuor étant complété par la batteuse **Nancy Rogers**. Dans ces 2 groupes, Suzi Quatro tient la basse, qui reste, aujourd'hui encore, son instrument de prédilection. **Cradle**

ne fait paraître aucun disque, mais enregistre plusieurs titres qui paraîtront en 2010. Pour les *Pleasure Seekers*, en 2011 les 2 singles sont inclus sur une compilation proposant également de nombreux inédits. En 1971, Suzi Quatro s'installe en Angleterre, après avoir été remarquée par le producteur anglais **Mickie Most**. La scène anglaise voit alors émerger un nouveau genre musical, le glam-rock, conglomérat un peu fourre-tout dans lequel Suzi Quatro s'engouffre aussitôt. Pendant plusieurs années, elle connaît de nombreux succès, "Can the can", "48 crash", "Daytona demon", "Devil gate drive", "Glycerine queen", "Mamma's boy", "Glad all over" (la reprise du **Dave Clark Five**). Suzi Quatro est entourée d'un groupe efficace, au sein duquel on trouve le guitariste **Len Tuckey**, qu'elle épouse en 1976, et avec qui elle a 2 enfants, avant que le couple ne divorce en 1992. Aujourd'hui, même si son succès est moindre que durant la première moitié des années 70, Suzi Quatro est toujours en activité. En cette année 2019, elle a sorti son dix-septième album. Récemment, elle a formé un super-groupe, **QSP**, avec **Andy Scott**, l'ex guitariste de **Sweet**, et **Don Powell**, l'ex batteur de **Slade**, histoire de raviver les belles heures de leur jeunesse glam. Suzi Quatro est aussi actrice. Elle apparaît pour la première fois à l'écran dans la série "Happy days", où elle joue le rôle de **Leather Tuscadero**, leader d'un groupe baptisé **Leather and the Suedes**. Au total, on la voit dans 7 épisodes des saisons 5 et 6. Parmi ses autres rôles, celui d'une infirmière dans "Absolutely fabulous", ou celui d'une rockeuse alcoolique dans "Inspecteur Barnaby". Ce site est la page officielle de Suzi Quatro. Et, pour une fois, il est assez complet, avec une biographie (même si on préférera celle de Wikipedia), une page de vidéos où on la voit lire quelques-uns de ses poèmes, eux-même édités en recueil (elle a également écrit un roman, "The hurricane"), la liste de ses concerts à venir, essentiellement en Australie et en Allemagne (elle est aujourd'hui mariée avec un promoteur de concerts allemand, **Rainer Haas**, et partage son temps entre l'Angleterre et Hambourg), une galerie de photos plutôt fournie, de nombreuses vidéos, une discographie (entre les rééditions d'albums et les compilations, il y a de la matière), et l'inévitable boutique, où l'on peut acheter livre, disques et t-shirts. Bilan global : un site plutôt pour les fans, comme souvent avec les pages officielles.



www.rockabillyhall.com

Le genre de site dont raffolent les américains, le plus exhaustif possible, et qui dissèque un style qui en est déjà à sa septième décennie d'existence, le **rockabilly**, ou plutôt le **rock'n'roll** des pionniers pour être plus exact, puisque le rockabilly est une musique bien définie, circonscrite à une poignée d'artistes. Si l'on veut jouer les puristes, dans les 50's, n'ont fait du vrai rockabilly que des gens comme **Elvis Presley**, **Gene Vincent**, **Buddy Holly** ou le

Rock'n'Roll Trio, et encore, uniquement à leurs débuts, avant de passer à un rock'n'roll plus acceptable commercialement parlant. Bien sûr, il y a eu aussi des cohortes entières de chanteurs rockabilly qui n'ont, au mieux, enregistré qu'un ou deux singles, sur des labels locaux confidentiels, sans accéder à une quelconque notoriété. Ce site présente des artistes rockabilly, mais aussi et surtout des gens qui font du rock'n'roll, de la **country** (à l'époque, d'ailleurs, avant qu'apparaisse le terme rock'n'roll, les artistes blancs étaient définis comme faisant de la country), du **rhythm'n'blues** (même remarque que pour la country, mais pour les artistes noirs). C'est un véritable déchaînement de noms qui vous assaille dès que vous arrivez sur la page d'accueil. Impossible de compter, mais le site en revendique plus de 5 000. La plupart des artistes listés ne le sont que via leur nom et l'une de leurs chansons. Pour les plus prestigieux d'entre eux, on trouve une bio, plus ou moins développée, et des photos. Pour les répertoire, et, surtout, les trouver plus facilement, une seule solution, l'ordre alphabétique. Ca va donc de the **Abandoned** (un groupe garage qui a sorti un unique single en 1966) à **Billy Zoom**, le guitariste du groupe punk de Los Angeles, **X**, 2 noms qui montrent la largesse d'esprit des concepteurs du site, puisque, dans les 2 cas, on est assez loin du rockabilly 50's primitif. Une section se concentre plus spécifiquement sur les artistes intronisés au "Rockabilly hall of fame", créé en 1997, sur le modèle du "Rock'n'roll hall of fame". Le premier d'entre eux fut Gene Vincent, le plus récent, le 424ème, **Ricky Roy**, auteur de 2 singles en 1957 et 1959. Si vous ne voulez pas vous fader toute la liste des artistes répertoriés, une page vous donne accès uniquement à ceux qui bénéficient d'une bio, ce qui en réduit considérablement le nombre, de **Art Adams**, chanteur de la fin des années 50, encore en activité aujourd'hui, à **Kathy Zee**, responsable de 2 singles à la fin des 50's. Pour les principaux artistes, une page de MP3 permet de les écouter dans leurs oeuvres. De **Chuck Berry** à **Sonny West**, tous ont acquis une certaine notoriété au fil du temps. Quand vous en aurez fini avec ce site (dans 10-15 ans à peu près), vous serez incollable sur le sujet, mais vous aurez flingué votre vie sociale.



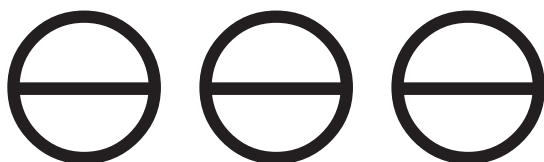
Bruce SPRINGSTEEN : Western stars (CD, Columbia)

Si l'on se fie à la pochette de ce nouvel album de Springsteen, avec son mustang sauvage, ses champs de cactus, ou le bonhomme lui-même, stetson rabattu sur les yeux, adossé à son pick-up Dodge, on se dit que le Boss vient de se faire un trip country. Et, de fait, en creux, ce disque respire la country. Mais pas que. Cet album exsude surtout la nostalgie et la mélancolie. La country de Springsteen est crépusculaire, sombre, désabusée. "Western stars" est dans la lignée de "Tunnel of love" ou "Lucky town", ces disques qu'il a conçus quasiment seul, sur des thèmes taciturnes et saturniens. Les synthétiseurs sont omniprésents, tout comme les samples et les boucles, sous les doigts de Springsteen lui-même, et de Ron Aniello (les 2 hommes sont aussi crédités comme producteurs), enrobant les 13 titres du disque de leurs cordes digitales, leur offrant des sonorités à la Tom Waits ou Nick Cave. Jusques et y compris sur "Sleepy Joe's cafe", le morceau le plus "springsteenien". Nonobstant, ce disque reste un disque de Springsteen, avec ce qu'il faut de

guitares (acoustiques et électriques), et de percussions. Autour de ce "noyau dur", les invités sont légion, de Patti Scialfa (Mme Springsteen) à David Sancious (le seul ex E Street Band), en passant par Charlie Giordano (accordéon), Soozie Tyrell (violin, une vieille amie de la famille), ou même une section de cuivres et une section de cordes, une vraie. Liste loin d'être exhaustive, puisque les noms de tous les intervenants tiennent sur une page entière du livret. A croire que Springsteen a convoqué le ban et l'arrière-ban de son cercle d'amis. Du coup, au niveau des instruments, c'est un magasin de musique au grand complet qu'on peut entendre, banjo, orgue, contrebasse, vibraphone, piano, pedal steel guitar, entre autres. Présenté comme ça, on pourrait croire que cet album est un patchwork musical, un fourre-tout sonore hétéroclite, un bazar de la double-croche, mais Springsteen a suffisamment d'expérience (cette année, il fête à la fois ses 70 ans et ses 50 ans de carrière) pour rendre tout ça homogène et, surtout, écoutable. Du grand art, puisque, habituellement, autant de synthétiseurs sur un même disque, ça aurait plutôt tendance à me hérisser le poil et à me faire fuir en appelant ma mère à l'aide. Ici, point du tout, le poil reste sagement à sa place, et ma pov' maman n'a pas besoin de venir consoler son fiston (j'ai quand même largement passé l'âge des terreurs nocturnes). A la manière de Bob Dylan ces derniers temps, et loin d'éventuels conflits intérieurs, Springsteen, qui, lui non plus, n'a plus rien à prouver depuis longtemps, semble vouloir déconcerter la critique en faisant des disques à contre-pied de ce qu'on attend de lui. Pour le coup, c'est réussi, souhaitons que ça continue (Dylan, lui, n'y parvient pas toujours).

FREDAG DEN 13:e : Dystopisk utsikt (CD, Alerta Antifascista Records/Deviance Records/Every Day Hate Records/Epidemic Records/Halvfabrikat Records)

A leur manière, Fredag Den 13:e peuvent être considérés comme des penseurs, certes moins méditatifs que celui de Rodin, certes moins philosophiques que Platon ou Marc-Aurèle, certes moins ésotériques que Nietzsche ou Schopenhauer, mais la pensée n'est-elle pas, par définition, inclassable et impalpable ? Car, oui, on peut penser avec des guitares électriques ou en hurlant sa rage et sa colère. Ce que les suédois de Fredag Den 13:e font très bien, avec leur swedish hardcore punk crust'n'roll métallisé plus puissant qu'un taureau de combat sous anabolisant, plus détonant qu'un chargement de nitroglycérine sur une piste africaine, plus terrible qu'Attila, Gengis Khan et Ivan réunis en une amicale de la destruction massive. Ceci étant, une fois l'axiome énoncé, qu'en conclure ? Que les gonzes sont viscéralement anti tout ce qui nous emmerde au quotidien, à la louche la religion, le fascisme, l'oppression, sous toutes leurs formes, physiques et mentales, dans toutes leurs acceptions, avec tous leurs travers et leurs dérives. Sûr que ça fait du boulot de lutter contre tous ces concepts, et, surtout, contre ceux qui les soutiennent, les propagent, ou, pire, les mettent en oeuvre. Avec ce nouvel album, Fredag Den 13:e ont choisi la métaphore, puisque, si l'on en croit le titre (qu'on pourrait traduire par "Point de vue dystopique"), ils utilisent la fiction pour dénoncer la réalité. Ce n'est que pure conjecture, les lascars chantant en suédois, langue que je maîtrise fort mal, dussé-je l'avouer en remballant ma fierté et mon arrogance, mon mouchoir par-dessus. Vous vous doutez bien que je n'ai pas tenté de traduire leurs textes, d'autant que leurs morceaux ne sont pas franchement au format bluettes innocentes déroulées en 20 mots maxi. Mais on peut se douter qu'un titre comme "1984", par exemple, ne traite sûrement pas de soleil, de fleurs et de petits zoziaux, pas plus qu'un "Arbete ger frihet", qu'on peut, sans trop prendre de risque, considérer comme la traduction suédoise du slogan nazi "Arbeit macht frei", dont, historiquement, on connaît la sinistre signification. "Dystopisk utsikt" est le cinquième album de Fredag Den 13:e, en 12 ans d'existence, pas certain qu'ils veuillent en rester là. Leur combat, notre combat, n'est hélas pas près d'atteindre son but, il y a encore du boulot pour tenter ne serait-ce que d'instiller un début de prise de conscience chez les plus obtus de nos "frères" humains. En revanche, si Fredag Den 13:e cherchait l'approbation de ses pairs et de ses frères d'armes, c'est gagné. Et toute victoire, même facile, est toujours bonne à prendre.



TRIXIE & the TRAINWRECKS : 3 cheers to nothing (CD, Voodoo Rhythm Records)

Trixie Trainwreck (Trinity Sarratt pour l'état-civil) est née à San Francisco, mais s'est installée à Berlin à l'âge de 18 ans. Depuis 1999, date de son entrée dans le monde musical, elle a à peu près tout fait. Elle a notamment organisé des centaines de concerts dans tout ce que la capitale allemande compte de bars, de clubs et de biergartens, se constituant, par la même occasion, un carnet d'adresses qui doit furieusement ressembler à un véritable annuaire téléphonique (profitons du moment pour balancer ce terme dans une chronique de disque, puisque, comme le téléphone fixe, le bottin est en passe de devenir un objet de collection, tout juste bon à faire frissonner les amateurs de vieilleries historiques, encore une page, c'est le cas de le dire, qui se tourne). Bref, à force de faire jouer les autres, Trixie Trainwreck a fini par se dire qu'elle pourrait fort bien, elle aussi, jouer de la guitare ailleurs que dans son salon, pour sa seule famille et ses proches. Aussi boulimique dans la formation de groupes que dans l'organisation de concerts, dans ce domaine aussi elle a multiplié les expériences (Kamikaze Queens, Cry Babies, Runaway Brides, et tutti quanti), jusqu'à revenir à un minimaliste de bon aloi avec sa formule one woman band (ou plutôt No Man Band comme elle se plaisait à le dire). Aujourd'hui, elle réapparaît avec un nouveau groupe, les Trainwrecks, composé d'un harmoniciste, d'un guitariste et d'un batteur, en sus de sa propre personne et de sa propre guitare. 3 anglais bon teint, et pas des moindres. On a déjà vu l'harmoniciste Charlie Hangdog derrière Holly Golightly, et le guitariste Paul Seacroft avec Potato Five, les Bad Manners, Selecter, ou, plus récemment, au sein de Righteous Mind, le dernier groupe en date de Jim Jones. Quant à Bruce Brand, on aurait plus vite fait de lister les groupes dans lesquels il n'a pas joué, citons néanmoins les Milkshakes, les Masonics, les Headcoats, Dutronc, Hipbone Slim and the Knee Tremblers, Adventures Of Parsley, les Kravin "A"'s, le Len Bright Combo, le Pop Rivets, ou Stash. Ouf ! Ayant atteint la quarantaine, Trixie Trainwreck se plaît à revisiter ce qu'il faut probablement considérer comme ses racines, country, blues et rock'n'roll, tout au long d'un album très vintage dans l'esprit. Entre le Bo Diddley beat de "God damn angels", la lap steel guitar de "3 cheers ot nothin'", le yodel de "Yodelin' Bayonne blues" ou les reprises de "Everybody wants to go to heaven" (Loretta Lynn) et "Lonesome whistle" (Hank Williams), on a la confirmation que Trixie Trainwreck se retrouve plus dans un passé ayant fait ses preuves que dans un futur incertain. Témoin, l'enregistrement de la chose, live en studio, en analogique, dans l'ancre d'Ed Deegan, lui aussi accompagnateur fidèle de Holly Golightly, mais aussi producteur des Flaming Stars, des Wildebeests, des Priscillas ou des Vicars. La crème de la crème je vous dis, l'élite, le gratin, le prestige à l'état pur, l'aristocratie du garage-blues-trash made in Medway. Ce qui complète le tour du monde de Trixie Trainwreck, entamé voilà 2 décennies, et qui lui a fait posé ses bottines sur tous les terrains imaginables, le sable du désert, la boue du fleuve, le goudron de la ville, la caillasse du ballast de chemin de fer, l'humus de la forêt automnale, il ne doit guère lui manquer que la glace des pôles, encore que je ne parierai pas ma chemise là-dessus. Pas de doute, cette femme est dangereuse, fatale, et terriblement attirante, forcément, comme dans tout bon thriller qui se respecte, un thriller à l'ancienne, en noir et blanc, et où l'on grille plus de clopes qu'on ne fait de ronds de jambes. Politiquement incorrect.

